LE CHRISTIANISME CHEZ LES ANCIENS COPTES

Le rôle qu'a joué l'Égypte dans l'établissement définitif du christianisme et dans son développement dogmatique est en général très connu, et c'est un lieu commun de l'histoire chrétienne que la part prépondérante prise par les patriarches d'Alexandrie dans les querelles de l'arianisme, du nestorianisme et de l'eutychianisme, jusqu'au moment où le défenseur attitré du christianisme en Orient tomba du ciel de sa gloire en emportant après lui la moitié des étoiles de moindre grandeur qui gravitaient autour de lui. Après cette chute éclatante, il fut de règle de croire en Occident que l'Égypte, séparée du christianisme occidental et flétrie de l'épithète de schismatique, ne pouvait que s'enfoncer plus avant dans l'abîme de son erreur : avant la séparation on lui avait libéralement prêté toutes les vertus ; après son schisme on lui prodigua tous les vices. Avait-elle donc changé du jour au lendemain parce qu'il avait plu à son patriarche Dioscore de ne pas admettre les deux natures en la personne du Verbe dans le sens qu'attachaient à cette expression le pape Léon et les évêques de son parti? Évidemment non : une semblable question, toute de subtiles distinctions et où les adversaires, unanimes au fond, ne se comprenaient ni les uns ni les autres, ne pouvait guère exercer d'influence sur une population plus occupée de ses besoins journaliers, de ses faciles plaisirs, de ses contes et de ses légendes que des dis-

cussions théologiques dans lesquelles allait sombrer l'Orient tout entier.

Cette Égypte, qu'on a tant appelée immuable et qui l'a été, en effet, jusqu'à un certain point, ne pouvait aucunement perdre son précédent aspect, parce qu'il avait plu à une majorité d'évêques, appuyés par le pouvoir impérial, de décréter qu'il fallait admettre les deux natures du Christ et d'exiler Dioscore. Il semble même que l'Égypte ne se soit guère émue d'abord des définitions du concile : à peine si, en dehors d'Alexandrie, on en connut l'existence et les décrets avant que les agents de Marcien n'eussent apporté en Égypte le symbole qu'il fallait souscrire de force ou de gré. Jusqu'alors on n'avait vu que la majesté violée du patriarche ; mais quand on eut appris qu'il fallait renier la foi de l'archevêque, cette foi dont il était l'arbitre en Égypte d'après les canons mêmes du plus fameux des conciles, celui de Nicée, resté pour l'Église d'Égypte la pierre angulaire de tout l'édifice chrétien, alors ce fut tout autre chose. Sans rien comprendre aux discussions pendantes, on crut simplement et naïvement ce que croyait le patriarche : le seul fait qu'on demandait de souscrire à une autre croyance jeta l'Égypte dans le schisme, et l'esprit d'opposition qui avait toujours été le sien se montra dans tout son jour.

Au fond que leur importaient les deux natures ? tout ce qu'en savait le peuple c'était que le patriarche d'Alexandrie n'y croyait pas, et cela suffisait. On reste confondu quand, dans les œuvres coptes, on voit l'ignorance profonde où les moines se trouvaient de cette question. Ce n'est certes pas à eux qu'on peut faire l'injure de les appeler théologiens pointilleux et raisonneurs : ils ne pointillaient guère et ne raisonnaient pas du tout. Ils continuaient d'être après le concile de Chalcédoine ce qu'ils étaient auparavant : ils n'eurent en plus que les coups et les exils, voire même les supplices mortels qu'on ne leur ménagea pas. Ils étaient depuis longtemps habitués à la courbache ou au bâton en qualité d'Égytiens ; la patrie ne leur était pas connue sur terre et la persécution

de Dioclétien les avait familiarisés avec la mort. D'ailleurs tout ce qu'ils souffraient les menait droit au ciel. Ils ne se donnèrent donc pas la peine de changer de croyance, parce que cela plaisait au pape de Rome et à l'empereur de Constantinople ; ils furent au contraire ravis d'avoir une si bonne occasion de faire de la résistance et de maudire leurs persécuteurs. Il faut avouer qu'ils n'y ont pas manqué et s'en sont donné à cœur joie.

Quand la bourrasque était passée, ils revenaient tranquillement à leur premier séjour, reprenaient leurs occupations et recommençaient à vivre comme si de rien n'était. Ceux qui parmi eux avaient appris le beau métier de scribe, si prisé de leurs ancêtres, se faisaient les vengeurs de leurs frères moins fortunés : ils taillaient leur calame, le remplissaient de bonne encre et écrivaient ces parchemins qui font encore l'admiration de notre temps. En Égypte, aussi bien dans l'Égypte pharaonique que dans l'Egypte chrétienne, qui disait scribe disait quasiment auteur : du moins les deux titres étaient identiques pour les plus habiles ; les autres se contentaient de copier l'œuvre de leurs supérieurs en génie et en imagination, mais ils la copiaient à leur manière, c'est-à-dire en l'ornant à leur goût, en brodant sur le canevas primitif. Ce que l'Égypte chrétienne a produit d'œuvres de cette sorte est prodigieux : tous les genres y sont représentés, depuis le poème épique jusqu'aux récits les plus naturalistes je pourrais dire les plus grivois si l'auteur ne cherchait pas avant tout à édifier son lecteur ou son auditeur ; mais l'édification n'en sera que plus grande si par une peinture bien nuancée, par quelque expression bien crue, il semble d'abord terrasser la nature pour faire bientôt triompher la grâce. C'était là le triomphe du littérateur copte dans les récits naturalistes. Dans les récits prestigieux ou miraculeux, son triomphe était d'imaginer les merveilles les plus incroyables, dût-il troubler l'ordre de la terre et des cieux, ou de parer les choses les plus ordinaires de la vie des couleurs les plus éclatantes et des détails les plus invraisemblables.

En cela il était bien le digne descendant des scribes de cour qui avaient imaginé les contes des *Deux frères*, du *Prince prédestiné*, de *Satni*, et les autres semblables. Ces contes féeriques étaient déjà bien vieux à l'époque chrétienne, mais ils étaient restés vivants dans l'imagination populaire: les moines qui avaient encore conservé, quelques-uns du moins[1], la connaissance des anciennes écritures de l'Égypte, les lisaient dans le texte et s'en délectaient sans doute tout autant que des vies extraordinaires des Antoine, des Macaire, des Pachôme, ou des Schnoudi. Nous n'exagérons pas; c'est dans le mobilier funéraire d'un moine copte qu'a été trouvé le conte démotique de *Satni*; l'auteur de la vie de Schnoudi, Visa, a visiblement en deux endroits imité des passages du conte des *Deux frères*, parallèles à son récit, et au septième siècle, trente ans seulement avant l'arrivée des Arabes et d'Amr, un évêque de Keft pouvait parfaitement lire les noms des morts enterrés dans un tombeau où il avait trouvé un rouleau de papyrus écrit en caractères démotiques[2]. Ces faits montrent bien, ce me semble, que l'antique Égypte n'avait pas encore entièrement disparu.

Je rappelais tout à l'heure cette épithète d' « immuable » en disant qu'elle était jusqu'à un certain point méritée. Il est notoire que l'Égypte acquit plus vite qu'aucun autre pays un degré de civilisation très élevé, qu'elle fut la première dans ces découvertes merveilleuses qui sont le fond de la civilisation humaine; mais si elle y atteignit, elle ne sut pas dépasser certaines limites qui marquaient pour elle le plus haut point de la science et de l'art. De ses coutumes elle ne devait jamais se départir. Il semble qu'elle reçut un héritage

1) On voit par les faits suivants combien le texte fameux de Clément d'Alexandrie affirmant que de son temps la connaissance des hiéroglyphes était perdue, correspond peu à la réalité : d'ailleurs à l'époque de Clément on élevait encore des temples.

2) Cela explique comment certains auteurs arabes parlent de concordance entre les signes hiéroglyphiques et les lettres arabes : on avait fait des tableaux, mais la négligence des Coptes les rendit inutiles.

tout fait et qu'elle s'y tint. Si pareil fait est vrai pour les œuvres générales d'après lesquelles on juge de la grandeur et de l'avancement d'une civilisation, il l'est encore davantage pour la religion de ce pays vraiment extraordinaire. Si loin qu'on puisse remonter le cours des âges et à quelque antiquité presque fabuleuse qu'on puisse se reporter, on trouve exactement la même religion qu'aux époques historiques, pour l'Égypte, de ses douzième, dix-huitième ou vingtième dynasties. Le livre religieux le plus ancien sans contredit qui nous soit parvenu est celui qu'on a appelé *Livre des Morts*. Les textes récemment découverts et traduits par M. Maspero dans les pyramides des rois Ounas, Teti et Pepi nous montrent que la rédaction de ce livre était déjà en grande partie arrêtée à l'époque des Pyramides, c'est-à-dire de quarante à cinquante siècles avant Jésus-Christ, sinon davantage.

Ce n'est pas à dire cependant que l'étude de la religion en Égypte n'ait pas progressé et ne se soit pas épurée peu à peu dans le sens du monothéisme avant de tourner au panthéisme vers la vingtième dynastie ; mais ce ne fut là l'œuvre que des célèbres facultés de théologie dont le siège fut tantôt à Memphis, tantôt à Héliopolis, tantôt à Abydos, tantôt à Thèbes, dans les temples les plus grandioses qu'ait conçus le génie de l'homme. Le peuple ne fut jamais assez instruit pour rechercher l'idée sous les symboles qu'on offrait à ses yeux. De trop de manières il était attiré à la réalité matérielle, et le panthéon égyptien était réellement pour lui une réunion de dieux différents et non les attributs personnifiés d'un dieu myrionyme. Hathor, Neith, Isis, Selkt, Sekhet étaient réellement pour lui des divinités femelles, des déesses, et non le symbole de la puissance passive que suppose toute puissance active ; Ptah, Ra, Osiris, Set, Amon et les autres étaient autant de dieux différents et non simplement des noms qui servaient à indiquer les divers attributs d'un dieu se voilant pour se manifester à l'homme. Anthropomorphiste par nature, le peuple égyptien ne concevait Dieu que par l'homme, c'est-à-dire

qu'il lui prêtait toutes les imperfections de l'humanité et qu'il le rapprochait de sa propre personne afin de ne pas sentir trop de crainte en s'approchant des mystères redoutables de la religion. Il ne dissertait point sur l'origine de la matière et sur la descendance de l'homme : pour lui tout était sorti du Nil, car c'était le Nil qui avait formé l'Égypte et lui donnait sa fécondité annuelle. Au fond, le grand dieu de l'Égypte, c'était le Nil, *Hapi* selon la langue sacrée, et le symbole en était ce fameux taureau sacré qui a si longtemps résumé la religion égyptienne sous le nom de bœuf Apis.

Il serait vraiment étonnant après cela que tout à coup, dans l'intervalle de quelques années, presque en un jour, l'Égypte eût dit adieu à ses croyances, les eût reléguées parmi les choses auxquelles on ne pense plus et eût accepté tout d'un coup, avec enthousiasme, la croyance nouvelle qui se répandait par le monde. Quand même il en eût été ainsi de la partie éclairée de la population égyptienne, ce qui ne pouvait pas d'ailleurs avoir lieu parce que l'élément instruit était le corps sacerdotal, et que le corps sacerdotal avait tout intérêt à résister à l'envahissement des dogmes nouveaux qui le supprimaient — quand même, dis-je, il en eût été ainsi pour la partie éclairée de la population égyptienne, il serait invraisemblable que le peuple égyptien eût subi la même métamorphose religieuse. Dans les autres pays qui se convertirent peu à peu à la religion chrétienne, il y eut prédication ; aussi l'histoire ou la légende a conservé les noms des principaux apôtres qui évangélisèrent l'ancien monde. En Égypte rien de pareil : la tradition attribue sans doute à l'évangéliste saint Marc la première prédication du christianisme en Égypte ; mais c'est tout. Le silence se fait ensuite, la communauté chrétienne d'Alexandrie se soutient tant bien que mal, se gouverne elle-même, enregistre ses patriarches plus ou moins authentiques, lorsque tout à coup, au milieu du second siècle, apparait Clément d'Alexandrie qui tient à la fois école de phisophie platonicienne et de christianisme.

Cependant il faut le dire, c'est là un fait isolé. D'ailleurs

Alexandrie ne faisait pas partie de l'Égypte aux yeux des véritables Égyptiens : c'était une ville étrangère fondée par un conquérant étranger sur la vieille terre sacrée de Khem. Longtemps encore les Coptes, c'est-à-dire les Égyptiens chrétiens, devaient dire : « sortir d'Égypte pour se rendre à Alexandrie. » Aussi la ville où fut tout d'abord prêché le christianisme en Égypte devait être un empêchement à sa rapide diffusion dans la vallée du Nil. C'est pourquoi jusqu'à Dioclétien, les chrétiens furent peu nombreux en Égypte : à peine si l'on signale quelques martyrs sous l'empereur Décius. Au contraire, vienne le règne de Dioclétien et tout changera de face, l'Égypte entière se convertira, et ses enfants s'offriront au martyre en criant : « Je suis chrétien en toute sincérité ».

Ce fait extraordinaire fut, ce me semble, plus politique que religieux. Dioclétien avait réduit l'Égypte rebelle ; on lui fit de l'opposition systématique par tempérament. Les chrétiens étaient, croyait-on, les ennemis de l'empereur ; on se fit chrétien pour devenir ennemi de l'empereur, se moquer de ses dieux, insulter sa personne. L'exemple des premiers martyrs fut le signal attendu : l'Égypte se convertit en masse et l'histoire de cette horrible persécution mentionne des villages entiers où tous les habitants eurent la tête tranchée. Quand la persécution prit fin à l'avènement de Constantin, l'Égypte tout entière était chrétienne, à l'exception des riches Grecs qui avaient en main les magistratures et les possessions territoriales. Pour réduire cette classe des riches et celle des prêtres, il fallut de longs combats, plus d'un siècle et demi de luttes, et à la veille du schisme religieux qui date du concile de Chalcédoine, il y avait encore en Égypte des prêtres et des temples d'idoles à brûler.

Il est facile de concevoir qu'une transition aussi brusque d'une religion à l'autre n'ait pas laissé de traces dogmatiques bien profondes dans les classes populaires du peuple égyptien. La conversion de ce peuple au christianisme, comme sans doute en d'autres pays après l'avènement et le

triomphe de Constantin, fut une affaire d'engouement; on n'en continua pas moins à conserver les idées religieuses précédentes sous une étiquette nouvelle. Les autres contrées orientales de l'empire romain plus ou moins adonnées au polythéisme, sans presque jamais avoir connu le monothéisme, n'ayant jamais eu au même degré que l'Égypte le culte du passé dont elles se souvenaient à peine, devaient plus facilement se faire aux nouveaux dogmes dont elles ne purent cependant ni comprendre, ni adopter le développement, puisqu'elles finirent toutes par s'en séparer. L'Égypte arriva plus tôt au même but, ou même elle y était déjà virtuellement rendue dès son accession au christianisme qui n'avait guère été qu'une illusion.

C'est à prouver cette manière de voir que je consacrerai cette étude relativement facile. Grâce à l'amour que l'Égypte a toujours éprouvée pour l'écriture, amour qui n'a nullement disparu avec les Pharaons et l'abandon des hiéroglyphes, nous possédons, comme legs du peuple copte à la postérité, un nombre considérable d'œuvres égypto-chrétiennes, formant une littérature complètement à part au milieu des autres littératures, car elle porte profondément gravé le cachet de la civilisation égyptienne. Cette littérature est l'œuvre des moines d'Égypte, de ces moines si longtemps admirés, encore maintenant populaires et qui, il faut le dire, n'ont pas toujours mérité l'admiration qu'on leur a vouée. L'immense majorité de ces moines était sortie du peuple, de ces familles de fellahs qui cultivent encore le sol égyptien qu'ils ne possèdent plus, ou des familles à modeste aisance qui vivaient de leur petit commerce ou de leur petite fortune. Très peu de moines étaient de familles sortant de l'ordinaire : on en cite un certain nombre dans les *Vies des Pères*; mais il ne faut pas oublier que ces *Pères* dont les vies sont venues jusqu'à nous ou même ceux dont les vies ont été écrites, sont relativement très peu nombreux, tandis que les moines, cénobites ou anachorètes, s'étaient multipliés d'une manière presque fabuleuse, puisqu'il

n'y en avait pas moins de sept mille dans le seul ordre de Pachôme.

Nous sommes donc assuré, en interrogeant ces œuvres des moines, de trouver quelles étaient leurs idées religieuses et, par conséquent, quelles étaient celles du peuple des rangs duquel ils étaient sortis. C'est ce que nous allons faire en partageant notre examen en un certain nombre de points sur lesquels se fonde l'édifice de toute religion : l'existence et la nature de Dieu, la croyance à une révélation, la croyance au surnaturel et la destinée de l'homme. Les autres points d'un ordre secondaire rentreront d'eux-mêmes dans ce cadre. La lumière sortira du simple exposé de ces croyances et de leur comparaison avec les idées de l'ancienne Égypte, et point ne sera besoin d'autres arguments.

I

C'est l'un des problèmes les plus difficiles de la psychologie et de la théodicée de savoir si l'homme est descendu des hauteurs du monothéisme jusqu'aux expressions les plus grossières du sentiment religieux, ou si, au contraire, du fétichisme et du polythéisme le plus grossier il s'est élevé jusqu'au monothéisme. L'étude de la religion primitive des Égyptiens telle qu'elle nous apparaît dans les textes religieux recueillis dans les pyramides de Saqqarah et dans les *mastabas* du plus ancien Empire, semble bien montrer que la conception que les Égyptiens, même les plus savants de cette époque reculée, se faisaient de la divinité, était bien inférieure à celle qui était enseignée dans les écoles de théologie de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynasties, à l'époque où le futur libérateur d'Israël étudiait encore la science du monothéisme près des prêtres égyptiens.

Des nombreux textes qui nous sont parvenus de cette antiquité si reculée, il est évident que nous n'avons rien gagné depuis dans l'étude des perfections divines ; la philo-

sophie spiritualiste actuelle ne fait guère que répéter en un moins beau langage ce que Platon avait dit dans le langage le plus merveilleux qui ait été au service d'un homme. Platon, consciemment ou inconsciemment, n'avait fait que s'imprégner des idées qui avaient eu cours en Égypte longtemps avant lui et que les prêtres avaient plus ou moins conservées de son temps encore au fond des temples. Jamais on n'enseigna en termes plus exprès l'unité, l'infinité, l'omniscience, la toute-puissance, l'ubiquité de Dieu, que ne le firent les prêtres Égyptiens. Il suffit d'être tant soit peu au courant des œuvres de ces prêtres pour ne pouvoir un seul instant douter de leur parfaite philosophie : quelques citations le prouveront à ceux de mes lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion de lire ces textes vraiment étonnants, si l'on se reporte à l'époque à laquelle ils ont été écrits. « Tout ce qui vit a été fait par Dieu lui-même, lit-on dans un hymne ; il a fait les êtres et les choses ; il est le formateur de ce qui a été formé, mais lui n'a pas été formé. Il est le créateur du ciel et de la terre. Il est l'auteur de ce qui a été formé ; quant à ce qui n'est pas, il en cache la retraite. Dieu est adoré en son nom d'*éternel fournisseur d'âmes* aux formes. Maître de l'infinie durée du temps, auteur de l'éternité, il traverse des millions d'années dans son existence. Il est le maître de l'éternité sans bornes. On ne l'appréhende pas par les bras, on ne le saisit pas par les mains. Il est le miracle des formes sacrées que nul ne comprend. Son étendue se dilate sans limites [1]. Il commande à la fois à Thèbes, à Héliopolis et à Memphis. Ce qui est et ce qui n'est pas dépendent de lui. Ce qui existe est dans son poing, ce qui n'existe pas est dans son flanc [2].

On ne peut rien demander de plus clair, et les initiés à cette belle philosophie n'avaient nullement besoin qu'on leur

1) C'est-à-dire que Dieu est partout, et que même, si de nouveaux espaces étaient créés, il les remplirait par sa seule vertu.

2) Ces textes sont cités par M. Pierret dans son *Essai sur la mythologie égyptienne*.

répétât à satiété que les noms des différents dieux ne servaient qu'à voiler ou à spécifier les différentes perfections divines. Il en était tout autrement du peuple. Pour lui, il se sentait incapable d'élever son esprit jusqu'aux hautes spéculations des prêtres, spéculations qui exigeaient une grande force d'abstraction ; il préférait symboliser sous des traits humains toutes les belles choses qu'on lui prêchait, et l'infinie perfection ne lui semblait pas pouvoir être mieux exprimée à des yeux mortels que par cet astre splendide qui inondait son pays des plus bienfaisants rayons, le soleil, Ra. On lui enseignait que Dieu était partout, voyait tout, jugeait, récompensait ou condamnait, et il avait imaginé que de temps en temps, peut-être tous les jours, un certain nombre des personnes divines allaient par le monde inspecter les actions des hommes et en connaître par devant leur tribunal. Dieu créait tout, et, pour le mieux comprendre, le peuple avait doté Dieu d'un tour où il façonnait l'argile humaine comme le simple potier façonne les vases les plus communs. C'est ainsi que le *cycle divin* qui parcourait la terre au moment où Batau, le plus jeune frère du conte connu sous le nom de *Conte des deux frères*, était dans la vallée du cèdre, voulut récompenser la vertu du jeune homme et que Harmachis lui façonna une femme belle entre les belles, mais aussi remplie de cet esprit d'astuce et de ruse dont les dieux du panthéon grec devaient aussi plus tard doter Pandore.

C'étaient les nombreuses personnifications divines qui agissaient continuellement de par le monde ; quant à Dieu même, il n'en était question que dans les hymnes philosophiques et religieux ou dans les leçons de théologie ! Dans le peuple, Dieu habitait réellement derrière le voile qui cachait aux yeux des hommes la divinité présente dans le *naos*. A mesure que dans les écoles sacerdotales on s'éloigna du monothéisme, par une sorte de marche en avant l'esprit égyptien se porta vers le panthéisme. Le peuple en resta toujours au polythéisme, et ses divinités favorites ne cessèrent point de lui être familières. On eut beau, à l'époque ptolémaïque et

romaine, multiplier les dieux, associer ceux de la Grèce et de Rome à ceux de l'Égypte, leur élever des temples, on ne put faire admettre ce panthéon général aux habitants de la vallée du Nil; rien ne valut jamais pour eux Osiris, Isis, Horus, Nephthys, Set, Thoth et Anubis. Des dieux grecs, ils se moquaient sans cesse; jamais un sourire d'incrédulité ne fut esquissé sur leurs lèvres devant les dieux indigènes.

Rien ne fut modifié à cet égard quand le christianisme vint s'implanter en Égypte. Sans contredit, nulle religion n'a plus contribué que le christianisme à élever l'idée que l'homme se faisait de la divinité; mais il ne faut pas s'abuser au point de croire que tout était nouveau dans ses doctrines. Si le christianisme eût paru dans le monde à l'époque de la splendeur égyptienne pendant les dix-huitième et dix-neuvième dynasties, il n'eut presque rien appris sur Dieu aux prêtres de Thèbes, d'Abydos, de Memphis ou d'Héliopolis; de même, trois ou quatre siècles avant son apparition, il n'eut pas appris grand chose aux philosophes grecs. Son grand mérite a été de faire participer aux idées que seuls les plus sages possédaient la masse de ses adhérents, et de faire progresser ainsi l'esprit humain. En Égypte, il eut sous ce rapport moins à faire que dans d'autres contrées, parce que le sentiment religieux y avait été plus pur et plus profond. Aussi, l'idée que le peuple d'Égypte se faisait de Dieu, ne changea aucunement; le peuple sut et admit qu'il y avait un Dieu créateur du ciel et de la terre, parfait de toute perfection, selon l'enseignement qu'on lui donnait, terrible en sa colère, grand dans sa bonté. Mais ce Dieu resta solitaire dans son ciel, le peuple n'eut aucun rapport avec lui; il était trop grand et trop parfait et il fallait au peuple d'Égypte un Dieu qui, comme les dieux d'autrefois, s'approchât plus près de lui. Aussi, ne voyons-nous guère de mention de Dieu en général dans les œuvres coptes; on ne le prie jamais en cette qualité; on a trop la révérence de son auguste infinité pour l'importuner par des prières. Il étonne et épouvante.

Comme le christianisme enseignait le dogme de la Trinité, à laquelle le peuple d'Égypte avait de tout temps été habitué par la vue des triades divines, honorées dans ses temples et représentées sur tous les murs des édifices sacrés, on n'avait eu aucune peine à admettre ce mystère. La personne du Père était négligée, on laissait tranquille Dieu le Père, et même dans son Paradis, on le cachait derrière un voile, comme autrefois le symbole de la divinité dans le *naos* des temples[1]. Dans les actes des martyrs et dans la vie des moines, on ne rencontre presque jamais une prière adressée à ce Dieu Père. C'est toujours Dieu le Fils, Jésus-Christ, qu'on prie ; c'est lui qui descend au secours de ses généreux soldats, qui les encourage, qui leur accorde toutes leurs demandes et plus encore, et qui finalement les bénit avant de remonter au ciel au milieu de son cortège d'esprits bienheureux. Dans les vies des moines, surtout dans celles de Schnoudi et de Pachôme, Dieu daigne souvent apparaître à ses serviteurs, converser familièrement avec eux, les instruire, les fortifier ; mais c'est toujours Dieu le Fils qui se montre aux hommes, jamais Dieu le Père. Quant au Saint-Esprit, il n'en est fait mention que dans la formule du signe de la croix et dans celle par laquelle on conférait le baptême. Il semble que cette troisième personne de la Trinité chrétienne n'a pas été très populaire en Égypte ; on n'en trouvait pas le semblable dans l'ancienne religion du pays, et l'on s'en tenait pour lui à des actes de foi purement respectueux ; on ne l'aima jamais assez pour en faire le pivot de ces légendes, aussi extraordinaires que nombreuses, que l'Égypte imaginait pour les dieux préférés.

Il ne faudrait pas croire non plus que l'idée de Dieu fût chez les Coptes extraordinairement pure de tout alliage d'anthropomorphisme ou autre. S'il faut ajouter foi à leurs œuvres

(1) Il se peut cependant que ce *voile* qui cachait Dieu le Père ne soit qu'une imitation du voile qui, dans le temple des Juifs, séparait le saint des saints du reste de l'édifice. Mais alors ce serait un retour fait à l'Égypte d'une chose qu'on lui avait empruntée.

et accorder une certaine confiance aux preuves linguistiques, on est porté à penser que Dieu, pour le peuple copte et par conséquent pour les moines, était un personnage plus puissant que tout autre, vénéré en raison directe de l'ignorance où l'on vivait de son essence, mais, au fond, un personnage qui aurait pu être multiple, s'il ne l'était. Dans l'ancienne langue de l'Égypte, le mot *nuter*, exprimant le nom de Dieu, ne s'employait que sans article ; au contraire, dans la langue chrétienne, qui aurait dû être plus épurée que l'ancienne, le mot qui sert à désigner Dieu, *nuti* ou *nute*, selon les dialectes, le même que le nom antique[1], ne s'emploie jamais au sens strict de ce mot sans l'article. C'est une preuve qu'il y avait eu une différence très grande autrefois entre la langue des prêtres et la langue du peuple ; cette différence, les Coptes l'ont conservée parce qu'ils avaient conservé les idées de leurs pères.

A côté du mystère de la Trinité, le christianisme enseigne le dogme de l'Incarnation de l'une des trois personnes divines. Le Fils de Dieu s'était fait homme, avait habité parmi les hommes, travaillé comme eux, souffert comme eux, était mort comme eux. Il faut l'avouer, pour un peuple habitué depuis des siècles nombreux à vivre avec ses dieux, à les nourrir, à manger avec eux, à se sentir à chaque instant exposé à leurs bons ou mauvais offices, c'était un dogme éminemment propre à gagner sa croyance. Jadis, on offrait des sacrifices ou de simples offrandes à la divinité tutélaire des temples, à ses dieux parèdres, à toute la suite de ses génies, afin d'échapper aux maléfices des divinités ennemies ou mécontentes. Dans les temps nouveaux, on priait Jésus le Christ, le Seigneur sauveur, on lui faisait des offrandes, que les prêtres gardaient ou rendaient en partie, qu'on mangeait dans des banquets fraternels, où l'on s'enivrait tout comme autrefois dans les fêtes de la déesse Hathor ; sans compter le sacrifice sacro-saint de la cynaxe, où le fidèle s'incorpo-

1) La dernière lettre est tombée, phénomène très ordinaire.

rait la chair même du Fils de Dieu, idée qui ne paraît pas avoir été inconnue à l'Égypte, même à l'époque des pyramides, car les défunts devaient s'être nourris des *dieux* pour pouvoir arriver sains et saufs au lieu de la justice et du bonheur, comme l'a fait observer M. Maspero [1]. C'est ainsi que, pour les chrétiens, les péchés se pardonnaient, et les péchés, comme j'aurai l'occasion de le dire plus loin, c'étaient les actes de nuisance causés par les puissances célestes ennemies de l'homme et ne cherchant qu'à le priver du bonheur futur.

Il semble qu'avec un tel amour pour la personne du Fils de Dieu fait homme, l'Égypte eût dû aimer également la femme qui avait été la mère de Dieu. Cependant il n'en fut pas primitivement ainsi. La vierge Marie, mère de Dieu, qui devait être honorée d'un culte spécial en Égypte et dans tout le monde chrétien, n'obtint pas tout d'abord une très grande popularité dans la vallée du Nil. Les esprits n'admettaient pas facilement qu'une simple femme pût être la mère de Dieu, comme les autres femmes sont les mères des hommes. Si l'on excepte la légende de la fuite en Égypte, légende si chère aux cœurs des vrais enfants d'Égypte qu'ils ont fait voyager la Sainte Famille un peu partout, afin que nulle partie de leur terre ne fût privée d'une aussi grande bénédiction ; si l'on excepte cette légende, dis-je, le nom de Marie n'est même pas prononcé, dans les œuvres coptes primitives, dans les actes des martyrs, dans les vies d'Antoine, de Paul, de Macaire et de Pachôme. Il faut remarquer à ce propos que le concile d'Ephèse n'avait pas été tenu, puisqu'il n'eut lieu qu'en l'an 331, que le rôle si brillant des patriarches d'Alexandrie n'avait pas eu à se produire, et que le sentiment d'opposition, inné au cœur de l'Égypte, n'avait pas eu à se greffer sur la vénération qu'on avait pour

1) Cf. *Revue de l'histoire des religions*, tome XII, p. 137-139, et pour les textes, *Recueil de travaux relatifs à la philol. égypt. et assyr.*, tomes III-VI. Textes des Pyramides.

le patriarche. Dans la vie de Schnoudi, qui assista cependant au concile d'Éphèse, on ne trouve qu'une seule fois le nom de la Vierge; il est accompagné de l'épithète *Théotocios* qui faillit une première fois perdre tout l'Orient. Cette rareté est vraiment remarquable, alors que l'on voit les apôtres, les prophètes, les sages, le Christ en personne, venir à chaque instant près de Schnoudi. Plus tard, les moines ne s'occupèrent pas plus de la Vierge que leurs prédécesseurs; on composa bien tout un recueil d'hymnes spéciaux, nommés *Théotocies*, que l'on chantait sur les plus beaux airs; mais il faut croire que cette belle dévotion ne dépassait pas le seuil de l'église, car dans la littérature du peuple on n'en trouve pas mention. Chose étrange! il en est de même pour l'enfant Jésus. Jamais on ne trouve à ce sujet une réflexion touchante ou gracieuse, comme celles auxquelles le moyen âge et l'époque moderne nous ont accoutumés. Le peuple d'Égypte n'aimait décidément pas la faiblesse, qu'elle vînt de l'âge ou du sexe: au contraire, Jésus-Christ, dans la force de l'âge, était le Dieu de sa prédilection, il pouvait vivre, rire, plaisanter avec lui, sans se sentir incommodé par un voisinage aussi respectable. Sans aucun doute, les paroles étaient toujours remplies du respect le plus profond, de l'adoration la plus émue; mais les actes trahissaient la familiarité.

Je ne peux m'empêcher de dire ici un mot de la fameuse querelle des *deux natures*, qui devait aboutir au schisme dont l'Église d'Égypte n'a jamais voulu sortir. Par ce qui précède, on comprendra facilement que les moines et le peuple d'Égypte se soient médiocrement occupés de savoir si les deux natures, divine et humaine, étaient si intimement unies que l'humaine fût absorbée dans la divine, ou si au contraire, elles devaient être soigneusement distinguées l'une de l'autre, avoir chacune ses actes propres, afin qu'on ne fût pas exposé à porter au compte de la perfection divine les défauts et les imperfections de la nature humaine. Que lui importait, en effet, que Jésus-Christ fût mort en tant que Dieu? Est-ce que la mort d'un Dieu était une imperfection qui témoignât de

l'impossibilité de l'admettre en la nature divine? Osiris n'était-il pas mort, n'avait-il pas été coupé en morceaux par Set? N'en était-il pas moins Dieu? Aussi le peuple ne comprit rien aux discussions célèbres du concile de Chalcédoine. D'après les traditions coptes, certains évêques auraient accompagné Dioscore au concile, sans savoir la langue dans laquelle on discutait, ce qui n'était d'ailleurs pas un obstacle à ce qu'ils injuriassent l'empereur Marcien et l'impératrice Pulchérie. L'un de ces évêques, dans les récits auxquels a donné lieu ce concile, Macaire de Tkôou, appelle toutes les vengeances célestes sur la tête des époux impériaux, afin de venir en aide aux arguments du patriarche Dioscore. Dans le même document où l'on raconte une conférence imaginaire, qui se serait tenue avant le concile de Chalcédoine dans le propre palais de l'empereur, à Constantinople, Dioscore, qui s'arroge de lui-même la parole et la garde sans la vouloir céder, s'adresse à l'assemblée et lui demande : « Quand Notre-Seigneur Jésus le Christ fut invité aux noces de Cana, le fut-il en sa qualité de Dieu, ou en sa qualité d'homme ? — En sa qualité d'homme ! répond toute l'assemblée. — Très bien! reprend Dioscore. Et quand il changea l'eau en vin, le fit-il en tant que Dieu, ou en tant qu'homme? — En tant que Dieu évidemment, répond encore l'assemblée. — Vous voyez donc bien, conclut le célèbre patriarche, que sa divinité ne fut jamais séparée de son humanité. » Ce beau raisonnement, cela va sans dire, excita l'admiration et les acclamations de toute l'assemblée qui ne trouva pas assez d'éloges pour en combler la foi de Dioscore, et de malédictions pour en charger le *Tome* de Léon le pape[1].

Il est facile de voir que le bon moine qui écrivait le récit

1) Pour ceux de mes lecteurs qui ne seraient pas familiarisés avec l'étude de cette histoire, je dois dire qu'on appelle ainsi une lettre que le pape Léon le Grand fit lire au concile de Chalcédoine et où il expliquait la doctrine qui devait être adoptée.

de cette conférence, n'y entendait pas malice. Ses confrères ne devaient pas être plus forts, et ce simple trait montre suffisamment quelle idée ils se faisaient de la question. Schnoudi lui-même, homme très intelligent et très passionné, n'était pas plus au courant de la question. Il eut beaucoup désiré aller au concile, mais son grand âge (il avait cent dix-huit ans) était un obstacle majeur, et il se consola en pensant qu'il eût assommé les hérétiques, ou arraché la langue à ceux qui blasphémaient la *Trinité Sainte*, dont il ne s'agissait pas, et qui déchiraient la tunique sans couture du Messie. C'était là toute sa théologie. Cependant quand le concile fut terminé et le patriarche exilé, quand les agents de l'empereur se présentèrent dans les monastères, pour faire souscrire la foi de Chalcédoine, comme on disait, le refus fut universel : le vieil esprit de résistance se réveillait et le patriarche exilé, sur lequel on avait fait peser d'horribles accusations, devenait un martyr. Les accusateurs, il est vrai, étaient des clercs d'Alexandrie : les moines ne se mêlaient pas de scruter la conduite de leur patriarche, ils savaient avoir mieux à faire et ils l'adoraient presque comme Dieu lui-même[1]. Au fond, dans ce schisme si malheureux, la foi ne joua qu'un très petit rôle; l'antipathie des races, les différences de civilisation, les résistances politiques et la haine des sujets pour leurs oppresseurs, furent la véritable cause d'un schisme qui devait recourir à l'invasion musulmane, pour se débarrasser de tyrans odieux.

Au lieu de se renfermer dans le domaine des abstractions pures, ou dans une théologie raisonneuse dont ils ne comprenaient guère la nécessité, les moines coptes aimaient beaucoup mieux lâcher la bride à leur imagination facile, rêver ce qu'il pourrait y avoir de plus grand, selon leur étroite intelligence, et en doter la divinité, sans s'occuper de savoir s'ils ne rabaissaient pas en réalité cette divinité qu'ils

1) C'est encore la coutume aujourd'hui et je l'ai vu pratiquer souvent. La langue copte emploie dans cette occasion un mot qu'on emploie aussi quand il s'agit de Dieu.

voulaient relever. Ils ne comprenaient nullement que Dieu pût exister sans avoir un corps, plus fin à la vérité, plus spirituel, si j'ose ainsi parler, que le corps humain, mais cependant véritable. Grâce à ce système facile, ils pouvaient avoir les visions les plus extraordinaires et les plus merveilleuses de la divinité ; ils se rendaient ainsi tangibles les perfections les plus abstraites. Ainsi Pachôme racontait sérieusement à ses disciples, qu'il avait eu la vision de la *gloire* de Dieu, de sa *crainte* et de sa *miséricorde*. Il avait vu sur le mur de son église, comme une table ronde autour de laquelle émergeaient des rayons lumineux si perçants que l'œil était incapable d'en supporter l'éclat. Le milieu de la table était occupé par une tête, la tête de Dieu, et c'est de cette tête que partaient les rayons. Tout ébloui de la lumière de ces rayons, Pachôme était tombé à terre et il ne pouvait bouger. Cependant il conservait, au fond du cœur, un désir intense de voir la *crainte* de Dieu s'emparer de lui et il adressait une prière ardente, à cet égard, à l'ange qui se tenait debout devant lui. L'ange lui affirma à plusieurs reprises qu'il n'en pourrait pas supporter la terreur ; mais Pachôme ne voulait pas se désister de sa demande et force fut à Dieu de l'exaucer. Aussitôt deux rayons de crainte s'avancèrent vers Pachôme : tout l'édifice trembla, les murs se rapprochèrent, et il sembla au malheureux qu'ils allaient l'écraser; un de ses disciples étant entré dans l'église, fut renversé à terre, put à peine se relever et s'enfuit au plus vite, à demi mort. Pachôme fut finalement obligé de supplier l'ange de faire retirer ces deux rayons de crainte. Ils se retirèrent en effet gravement, comme ils étaient venus, et deux rayons de miséricorde les remplacèrent et rendirent à Pachôme, la vie et le bonheur.

On ne peut nier qu'il ne faille une singulière dose d'imagination pour donner un corps, même lumineux, à la *gloire*, à la *crainte* et à la *miséricorde*. A la rigueur, on le pourrait comprendre, s'il s'agissait ici d'allégories, car nous sommes habitués à représenter souvent les sentiments de l'homme par un homme montrant autant qu'on le peut, qu'il éprouve

ces sentiments dans tel acte donné; mais pour les moines de l'Égypte, c'était bel et bien le corps même de la *gloire*, de la *crainte*, etc., qu'ils voyaient, qu'ils touchaient, dont ils ressentaient les effets les plus terribles et les plus doux. De pareilles visions ont été racontées depuis de saint François d'Assise, recevant les stigmates par des rayons lumineux, ou de sainte Thérèse, percée du glaive du séraphin; mais ce sont des exceptions extraordinaires, causées par le degré de perturbation mentale opérée dans le cerveau par l'habitude des longues extases. En Égypte, c'était chose habituelle et commune que nul ne faisait difficulté de croire, tellement elle était dans les mœurs. J'aurai l'occasion de citer plus loin d'autres faits qui montreront bien qu'au fond de sa pensée, le peuple égyptien ramenait les idées les plus surnaturelles à un simple anthropomorphisme.

L'Égyptien antique ou moderne s'est toujours considéré comme un être de race supérieure, doué de plus de qualités que ses semblables, et devant par conséquent avoir plus de puissance et de jouissances que nul autre peuple. Sa civilisation si précoce et si grande justifiait jusqu'à un certain point cette manière de voir que les conquêtes de ses grands Pharaons firent entrer plus profondément dans tout son être. Si plus tard le déclin arriva, et avec le déclin la sujétion et la misère, il se consola en pensant qu'il n'avait rien perdu de sa science, de son origine et de sa perfection, et que tôt ou tard le jour de la revanche arriverait. Encore aujourd'hui, quoique réduits à un petit nombre, les Coptes n'ont pas perdu l'espoir de redevenir les maîtres de l'Égypte, c'est-à-dire de la seule contrée au monde qui soit digne d'être conquise. Ils pensent toujours que les étrangers sont de *petits garçons*, et ils leur diraient volontiers ce que le prêtre antique disait à Hérodote. « Vous autres, vous n'êtes que des enfants[1] ! » Aussi quand ils dotaient leurs dieux de toutes

1) Ce mot : *Vous n'êtes que des enfants*, est typique; à chaque instant on le rencontre dans les œuvres coptes et les hommes faits sont traités de *petits*

les qualités d'un véritable Égyptien, ils croyaient lui rendre un hommage des plus grands et nullement le rapetisser. Le Dieu de l'Égypte devait être le premier Dieu, le seul Dieu, comme l'Égypte elle-même était le premier pays du monde et le seul grand empire; mais avant tout il devait être égyptien. Cette idée ne fut nullement abandonnée par les chrétiens. Sans doute leur croyance était partagée par un grand nombre d'autres hommes, mais leurs patriarches avaient été les défenseurs les plus brillants de cette foi et personne ne la possédait comme on la possédait aux bords du Nil. Aujourd'hui encore ils s'en croient les seuls dépositaires.

Leur conduite dans les rapports avec la divinité se ressentait nécessairement de cette croyance. L'acte par lequel se traduisent ordinairement les rapports de l'homme avec Dieu est la prière : c'est aussi dans leur manière de prier qu'on peut le mieux saisir la pensée des chrétiens d'Égypte. M. Maspero a montré qu'à l'époque des pyramides, et dans tout le cours des siècles, l'Égyptien s'était cru un droit d'être exaucé du moment qu'il avait rempli les prescriptions légales du rituel[1]. Il y a dans cette manière de penser des Égyptiens quelque chose qui semble de prime abord contraire à l'idée que l'on se forme de la divinité; cependant, quoique assez difficile à analyser, elle n'a rien d'incompréhensible. Sans aucun doute, l'Égyptien reconnaissait la puissance supérieure de la divinité : s'il ne l'eût pas reconnue, il n'eût pas prié Dieu ; mais il croyait aussi que les formules de ses prières contenaient, en quelque sorte, une vertu impérative à laquelle la divinité ne pouvait se soustraire. Ces formules lui ayant été données par la divinité même, il devait nécessairement croire que la divinité les lui avait données parfaites, et s'était engagée à les rendre efficaces, si elles étaient récitées d'après tous les rites; dès lors il se croyait, avec assez de raison d'ailleurs, un droit sur la divinité même,

garçons par eux qui se croient plus favorisés ou supérieurs : le mot d'Hérodote est donc bien égyptien.

1) Cf. *Rev. de l'hist. des rel.*, article précité.

et la divinité devait, en conséquence, mettre sa puissance au service de celui qui l'implorait selon tous les rites. Contre les puissances néfastes, l'Égyptien avait les formules magiques dont l'effet était irrésistible quand elles étaient dûment employées ; pour les puissances divines, il avait les formules de la prière, et c'était tout un ; il n'y avait de différence que dans le degré ; le résultat était le même.

Ces idées ne disparurent point chez les chrétiens. Schnoudi se vantait d'obtenir de Dieu tout ce qu'il voulait. Il pouvait tirer des enfers les damnés de plusieurs siècles, pourvu qu'on lui fît une aumône proportionnelle ; il connaissait les formules. L'eau du Nil venait-elle à manquer et le désespoir à s'emparer des cœurs du pays d'Égypte, Schnoudi se rendait à sa caverne, récitait ses prières pendant toute une semaine et l'inondation bienfaisante était accordée. Pachôme ne pouvait-il parler grec à l'un de ses moines qui n'entendait pas le copte ? il se mettait en prières dans une cellule solitaire et quand il en sortait, il parlait le grec comme s'il l'eût appris dès son enfance, au témoignage de son biographe. Pisentius, évêque de Keft peu de temps avant l'invasion arabe, ayant eu la fantaisie de savoir si ses moines et lui étaient agréables à Dieu, s'enfonça dans le désert et resta en prières sans bouger, sans boire, sans manger et sans dormir, pendant quatorze jours et quatorze nuits ; il s'était promis de ne pas quitter la place avant que Dieu l'eût exaucé, et afin de mieux savoir si Dieu l'avait exaucé, il avait lui-même indiqué le prodige qui devait avoir lieu. Au bout de quatorze jours et de quatorze nuits, le prodige eut lieu ; une source jaillit sous les pieds de l'évêque, et Pisentius sut ainsi que lui et tous ses moines menaient une vie des plus agréables à Dieu. Un exemple encore plus frappant de cette vertu impérative est le suivant : un Grec de Panopolis ayant blasphémé la divinité de Jésus-Christ, Schnoudi le condamna à avoir la langue attachée dans l'enfer au gros orteil du pied, et en effet, quand Schnoudi opéra sa descente aux enfers, il vit le païen en proie à ce supplice.

Ces exemples suffiront, j'espère, pour montrer l'idée que les chrétiens d'Égypte se faisaient de la prière et de sa vertu. Ils ne connurent jamais la prière par amour pur : prier était pour eux passer un contrat synallagmatique ; ils donnaient pour que Dieu leur donnât : *do ut des*. Leur prière était avant tout égoïste ; s'ils n'étaient pas exaucés, c'est qu'ils n'avaient pas bien prié, pas assez offert en échange du bien qu'ils demandaient à Dieu. Il ne leur vint jamais à l'idée de faire la distinction subtile que si Dieu n'exauçait pas leur demande, c'est qu'il connaissait mieux qu'eux-mêmes ce qu'il leur fallait. Ils avaient la prétention de connaître leurs propres besoins et leurs propres désirs aussi bien que personne. Ces désirs, ces demandes étant avant tout personnelles, n'étaient pas toujours très morales ; on demandait bien quelquefois le mal de son voisin, de ses ennemis, comme on le voit dans la vie de Schnoudi. Parfois aussi, les grâces demandées n'avaient pour but que de s'épargner la plus légère peine ; ainsi le moine, allant puiser de l'eau à une citerne et ayant oublié sa corde, demandait à Dieu de faire monter l'eau jusqu'à lui. Mais il n'y avait pas là de quoi arrêter des esprits grossiers qui faisaient un marché avec la divinité et s'efforçaient d'en tirer le plus de profit possible. D'après cette même idée, les moines étaient persuadés qu'il leur suffisait de s'être consacrés à la vie religieuse pour être assurés de leur salut ; ils avaient quitté le monde et revêtu l'habit monastique, c'était leur offrande : Dieu leur devait son royaume et ses jouissances éternelles.

En vain, Schnoudi et Pachôme leur répétaient que l'*habit ne fait pas le moine* (le mot était déjà trouvé), ils n'en voulaient pas démordre et se sentaient assurés de leur salut pourvu qu'ils remplissent les actes extérieurs de la vie monacale. Aussi l'expulsion du monastère était-elle le plus terrible châtiment qu'on pût leur infliger, parce qu'alors ils perdaient leurs droits à la couronne céleste. C'est pourquoi, quand Schnoudi les menaçait de les exclure de son monastère, ils se révoltaient, lui dressaient des pièges et attentaient même

à sa vie, comme les cénobites de Pachôme l'avaient fait pour leur fondateur.

II

Le dogme le plus important du christianisme traditionnel, après les croyances qu'il a propagées sur la nature de Dieu, est la foi en une révélation de Dieu à l'homme, commencée à l'origine du monde, continuée à travers les siècles, parfaite par la venue de Jésus-Christ sur la terre et devant conserver un effet virtuel jusqu'à la fin du monde par l'entremise générale de l'Église chrétienne d'abord, et maintenant par l'entremise particulière de la seule Église catholique. Cette révélation a été codifiée en deux recueils d'écrits sacrés d'inégale contenance, mais d'importance égale au point de vue religieux, puisque le second, qui complète et justifie le premier, présuppose nécessairement celui-ci.

Jamais terre ne fut mieux préparée que l'Égypte à recevoir au nom de Dieu des livres qui contenaient la pure parole de la divinité. Dès l'antiquité la plus reculée, elle était en possession d'un recueil de prières que le christianisme ne put faire disparaître de la mémoire de l'Égypte après sa conversion[1]. Ces prières que l'on nomme communément *Rituel* ou Livre des Morts, lui avaient été apprises directe-

1) Dans un ouvrage copte composé à l'époque mulsumane est racontée la vie du patriarche Isaac sous le gouvernement d'Abd-el-Aziz. Cette vie se termine par ces paroles significatives : *Et maintenant ton corps est sur la terre, ton âme dans les cieux.* Ces paroles sont textuellement extraites du *Livre des Morts* et ont été gravées de tout temps sur les boîtes à momie. J'ai copié le texte sur plus d'une centaine de ces boîtes qui sont conservées au musée de Boulaq et qui toutes appartiennent à une même famille de prêtres thébains du dieu Mentu. Ailleurs qu'en Égypte cette phrase pourrait paraître le produit spontané d'un esprit quelconque ; mais on ne peut la considérer ainsi dans une œuvre copte. Sciemment ou non, elle était un legs du passé aux temps nouveaux. L'une ou l'autre hypothèse est également en faveur des idées que j'expose : une tradition inconsciente prouverait encore plus qu'un emprunt direct et conscient.

ment par le dieu Thoth, cet Hermès que les Grecs ont trouvé si grand qu'ils l'ont surnommé Trismégiste et auquel les Égytiens ont attribué plus tard un grand nombre d'ouvrages, nommés *livres hermétiques*, dont l'étude offre encore à l'esprit humain un problème non résolu. Dieu, ou simplement Thoth, le scribe du grand cycle divin, n'avait pas borné à ce seul *livre des morts* les présents qu'il avait faits à l'Égypte ; il y avait à côté de ce premier rituel général un certain nombre d'autres rituels particuliers, comme le *rituel de l'embaumement*, en partie traduit par M. Maspero, et une foule d'autres écrits religieux ayant pour la plupart trait à la vie d'outre-tombe. Il faut ajouter à ces œuvres celles encore plus nombreuses ayant trait à la magie, science qui, au lieu d'être considérée comme malfaisante ainsi que de nos jours, était réputée la plus utile des sciences pour l'homme, puisque non seulement elle le garantissait des maléfices des esprits mauvais, mais encore elle lui donnait pouvoir sur la divinité même pour opérer de bonnes actions contribuant à son bonheur.

L'Égypte entière, d'Alexandrie à Assouan, vivait de ces livres : on ne faisait pas un pas sans s'être assuré qu'ils n'avaient rien prédit de funeste pour le jour que l'on vivait, et il y avait un calendrier régulièrement dressé des jours fastes et néfastes [1]. Que les esprits les plus avancés de l'Égypte n'ajoutassent qu'une médiocre confiance aux recettes magiques ou aux prédictions du calendrier qu'ils prenaient eux-mêmes soin de propager et dont ils devaient tirer de bons revenus, c'est ce que je n'aurai aucune peine à admettre ; mais parmi le peuple c'était tout autre chose, et si quelque malheureux fellah, si quelque humble artisan, ou même quelque marchand aisé venaient à la porte des temples offrir les plus beaux produits de leurs bestiaux, les plus exquis de leurs fruits, les prémices de leur travail ou de leur négoce, en échange d'un petit rouleau de papyrus couvert de quelques

1) Ce *Calendrier* a été traduit par M. Chabas.

lignes d'une écriture révérée, c'est qu'ils croyaient fort bien se délivrer ainsi du crocodile et du serpent. Que si le crocodile ou le serpent, malgré tout, leur causait dommage, dévorait leurs animaux à l'heure où ils allaient boire au fleuve, ou les piquait eux-mêmes, le mal devait venir de ce que la formule n'avait pas été bien employée, et non de ce qu'elle était mauvaise. Il ne fallait pas aux prêtres grande habileté de langage pour le prouver. Aussi ne serais-je pas étonné que ce désir, éminemment égyptien de posséder des écritures divines, ait été pour quelque chose dans la pensée qui poussa Ptolémée Philadelphe à faire entreprendre la traduction fameuse connue sous le nom des *Septante*; les Ptolémées furent sans doute des Grecs dont quelques-uns eurent un grand esprit, mais ils surent si habilement se faire égyptiens qu'un pareil désir ne doit nullement étonner en quelqu'un d'entre eux.

L'Égypte était donc merveilleusement préparée à la doctrine chrétienne sur la révélation. La plus grande partie des livres juifs avait même été traduite en grec dans la ville d'Alexandrie sur l'ordre d'un roi d'Égypte, successeur des antiques Pharaons. Cependant il ne faudrait pas s'exagérer l'influence que put exercer une semblable traduction, car il n'y a guère de possibilité apparente que cette traduction ait été connue du peuple, et même l'eût-elle été, qu'elle n'eût excité qu'un sentiment de curiosité et n'eût pas pénétré plus avant dans le cœur même de la population égyptienne. Quoi qu'il en soit, il est certain que les premiers chrétiens d'Égypte s'éprirent d'un amour immense pour la plupart des livres sacrés des juifs. Dans les œuvres que l'on est en droit de considérer comme les premiers produits de l'esprit chrétien en Égypte, on est étonné du nombre incroyable de citations scripturaires que l'on y rencontre. Les *actes* des martyrs d'Égypte sous le règne de Dioclétien sont vraisemblablement les premières œuvres chrétiennes de l'esprit égyptien ; dans ces *actes*, les martyrs peuvent à peine prononcer une parole sans apporter une citation de

l'Écriture pour montrer au juge romain qu'ils ont raison d'adorer le Christ et qu'il a réellement et complètement tort d'adorer Jupiter ou Apollon. La naïveté de ces citations montre jusqu'à quel point déjà la croyance à la révélation des Écritures était entrée dans l'esprit égyptien.

Cela ne devait pas empêcher sans doute de croire de même à la révélation des anciens livres de l'Égypte. Ce qui est certain, c'est que jamais dans les œuvres coptes on ne rencontre le plus léger blâme, la plus anodine moquerie à propos de ces livres, tandis que Schnoudi faisait des gorges chaudes et débitait des lieux communs plus ou moins spirituels au sujet des œuvres d'idolâtrie. La religion égyptienne, au contraire, ne passa jamais pour une religion idolâtre. Si plus tard le fanatisme des moines détruisit un grand nombre de monuments, martela toutes les figures de ceux qu'il ne détruisait pas, ce fut lorsque l'exemple lui fut venu d'en haut, que l'archevêque Théophile eut détruit le Sérapéum d'Alexandrie, que Théodose eut rendu son édit célèbre et que les magistrats impériaux eurent à l'envi fait la cour à leur prince en exécutant ses absurdes édits. La preuve de ce que j'avance se trouve dans ce fait, c'est que la Haute-Égypte a conservé seule les temples majestueux que chacun connaît, et qu'au contraire dans la Basse-Égypte on n'en peut plus retrouver un seul, et même jusqu'au delà de Siout. Il n'est pas douteux cependant que la Basse-Égypte comptât des villes aussi célèbres que Thèbes, Abydos et Edfou ; les Ptolémées durent y construire autant et plus que dans le cours supérieur du Nil, et cependant l'on ne trouve plus rien à Héliopolis, à Memphis, à Tanis, à Alexandrie, pour ne citer que les plus célèbres villes. On peut objecter, il est vrai, la conquête mulsumane et la barbarie du régime turc; mais cette conquête a eu les mêmes effets dans toute l'Égypte et le barbare régime du Turc s'est d'autant mieux développé que l'on était plus éloigné du siège central de l'autorité. Jamais pays ne fut plus ravagé que la Haute-Égypte, soit par l'invasion des barbares du midi, des Blemmyes, Nobades et autres, soit par les luttes

intestines et continuelles des tribus arabes qui venaient successivement s'emparer du pays, qui cimentaient une paix momentanée en le ravageant tout entier et surtout en pillant les malheureux Coptes qui leur offraient une proie toujours facile [1]. Et cependant c'est dans la Haute-Égypte que se sont conservés les temples. Entre Assiout et Girgeh, dans la région où, pendant plus d'un siècle, vécut le célèbre Schnoudi, il n'en est pas resté un seul : mais je dois dire que Schnoudi est une exception aussi extraordinaire que violente, que la religion païenne était surtout celle des riches grecs de Panopolis qu'il regardait tous comme ses ennemis personnels, qu'il avait le plus grand désir de marcher sur les traces de ses archevêques, et qu'enfin non loin de lui, à Abydos, se trouvait le célèbre temple bâti par Séti I[er], temple que l'on voit encore aujourd'hui et exclusivement égyptien. Or ce temple n'a pas été détruit, et cependant il n'était pas plus éloigné que celui de Tkôou où, de son lit de mort, Schnoudi envoya une escouade de moines pour aider à la destruction d'un temple pour laquelle les forces de l'évêque de la ville n'étaient pas suffisantes. Il est vrai que, dans le temple de Tkôou, on pratiquait le culte grec et que le grand prêtre s'appelait Homère. Sans doute il ne faut pas attribuer à ces faits plus d'importance qu'ils n'en comportent, car dans les luttes, que nécessita la destruction des monuments égyptiens, il doit y avoir une foule de mobiles qui nous échappent et dont il faut cependant tenir compte pour porter un jugement impartial ; il n'en est pas moins vrai que les causes que je viens d'indiquer eurent leur effet particulier dans l'effet général si regrettable pour la science.

Les récits de l'Ancien Testament durent aussi peser d'un certain poids, et non du plus léger, dans les résolutions fanatiques qui aboutirent à la dévastation, car (et nous touchons

1) Ces luttes sont racontées tout au long dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, œuvre du célèbre historien Makrizi et racontant l'*histoire des tribus arabes* en Égypte.

là à un point important de la religion populaire chrétienne en Égypte), on lisait dans les derniers livres du Pentateuque, dans Josué, dans les livres des Juges, de Samuel et des Rois, des ordres exprès, donnés par Dieu lui-même, d'exterminer les nations idolâtres, de renverser leurs temples, de brûler les hauts lieux, etc. La situation était la même pour les chrétiens d'Égypte, en face des païens hellènes, que pour les Juifs en face des nations dont ils avaient conquis le territoire. Les Coptes n'admirent pas qu'il y eût deux solutions au même problème. En cela, ils étaient logiques, trop logiques, il faut le dire. Comme on ne saurait mieux faire que d'imiter autant que cela est possible les actes de la divinité même, il est évident que de semblables actions ne pouvaient être que parfaites et extrêmement méritoires pour le ciel. Un fait fera mieux comprendre le raisonnement qui se fit dans l'esprit des Coptes. Un jour, Schnoudi fit venir à lui un prêtre et une femme qu'il accusait d'entretenir des relations adultères : souvent il leur avait fait des reproches au sujet de leur conduite et leur avait prédit la vengeance divine ; mais ce jour-là, qui était un jour de fête, il fut tellement suffoqué par l'odeur de crime et d'adultère qui, disait-il, s'exhalait des deux coupables, qu'il prit la résolution de ne pas attendre la vengeance de Dieu. Comme la fête était finie, il suivit la femme alors qu'elle sortait du monastère et, d'un ton inquisiteur, lui demanda combien elle avait reçu du prêtre pour être venue au couvent en ce jour de fête, car la venue au couvent servait de prétexte à tromper le mari. Le prêtre, qui s'était approché, protesta de son innocence : il n'y avait entre lui et la femme que des rapports de frère à sœur. Schnoudi fut outré de tant d'hypocrite assurance ; il ordonna, dit l'auteur de sa *Vie*, à la terre de s'entr'ouvrir et d'engloutir les coupables, comme autrefois, Coré, Dathan et Abiron. La terre obéit ; mais ce que l'auteur n'avait pas dit bien clairement, c'est que la terre ne s'était ouverte que sous la pioche et que Schnoudi avait préalablement assommé le prêtre et sa prétendue complice. Le fait était grave et Schnoudi fut cité à

comparaître devant le tribunal du gouvernement grec, à Antinoé. Pour se justifier, il cita l'exemple du prophète Samuel qui avait poignardé Agag, roi des Amalécites : il avait fait comme Samuel; on ne pouvait donc rien lui reprocher, car ce qui avait été louable chez le prophète ne pouvait être blâmable en lui, Schnoudi. Le gouverneur grec lui fit voir que telle n'était pas sa croyance et le condamna à mort [1].

Ce fait montre mieux que tout raisonnement le phénomène intellectuel qui s'était passé dans l'esprit des populations grossières de l'Égypte à propos de la révélation des Écritures juives. Il n'est pas isolé et, dans un autre ordre d'idées, de semblables faits sont innombrables. Rien n'est plus fréquent dans les livres hébreux que les miracles les plus extraordinaires, le plus souvent, il faut l'avouer, pour des causes importantes, et non pour un simple amusement. Les Coptes ne prirent pas la peine de faire cette distinction: Josué avait arrêté le soleil, les moines l'arrêtaient aussi quand bon leur semblait, pour achever leur prière ou leur ouvrage. Ils ne se demandaient pas si un semblable arrêt eût bouleversé l'univers et si leur propre satisfaction était bien d'un poids assez grand pour l'emporter ainsi sur la création entière; non, ils se disaient que rien de mal n'était arrivé au monde du miracle de Josué, qu'à tout prendre ils valaient bien Josué, puisqu'ils étaient chrétiens et moines, et le miracle s'opérait. De même pour transporter des montagnes, la chose était des plus simples. On disait à la montagne : Ote-toi d'ici et va te jeter dans le Nil, et la chose était faite. Un moine tentait même de le faire uniquement pour s'assurer si la montagne obéirait, mais il arrêtait la masse qui s'ébranlait au moment où on lui faisait observer que la montagne pourrait obstruer le Nil et priver ainsi l'Égypte des bienfaits de l'inondation. A vrai dire, ce sont là des puérilités, mais les Coptes ont toujours

1) Je dois rassurer les lecteurs qui s'intéresseraient à Schnoudi : au moment où il allait être décapité, ses moines l'enlevèrent de vive force.

été enfants, malgré l'antiquité de leur race, et ils ont porté les jeux de l'enfance jusque dans les choses les plus élevées de la religion et les problèmes les plus ardus de la destinée humaine.

Mais ce n'était pas assez pour les Coptes d'avoir toute une série de livres donnés comme révélés : persuadés qu'ils ne pouvaient mieux reconnaître le souverain pouvoir de la divinité qu'en lui faisant opérer une foule de miracles, et sa véracité infinie qu'en lui faisant jouer un rôle, plus ou moins noble, dans des récits tout entiers sortis du cerveau égyptien et imités, autant que possible, des livres reconnus comme canoniques, les auteurs coptes inondèrent l'Égypte d'une foule de rêveries béates quand elles n'étaient pas stupides et leur donnèrent les noms pompeux de *Révélations*, d'*Évangiles*, d'*Apocalypses*. Il est de notoriété publique qu'au cours des quatre premiers siècles de notre ère le monde romain et chrétien fut envahi par une foule d'œuvres sans valeur, sur lesquelles la crédulité humaine se jeta comme sur une nourriture désirable, heureuse de satisfaire ainsi un ardent désir de croire. L'Égypte, à mon avis, fut la grande officine des œuvres apocryphes de cette époque. Dès le commencement du IIe siècle, ce besoin effréné de produire et d'élucubrer avait donné naissance aux œuvres extraordinaires des gnostiques, de Basilide et de Valentin. Peut-être quelques ouvrages de ce dernier nous sont-ils parvenus. Ce n'est pas certain; cependant les œuvres coptes qui renferment les traités gnostiques auxquel je fais allusion, qu'ils soient ou non de Valentin, sont bien un témoignage éclatant de ce que pouvaient être ces chimériques compositions. Les œuvres gnostiques furent suivies des *apocryphes*, Évangiles ou Apocalypses; mais, à en juger d'après les fragments qui nous sont parvenus, c'est surtout les récits dans le genre des Évangiles qui eurent la vogue en Égypte.

Ces récits, maintenant perdus pour la plupart, peuvent se reconstituer pour un certain nombre d'après les fragments coptes qui nous sont parvenus ou les traductions arabes faites

sur les manuscrits coptes. Ils sont remplis d'étrangetés et de bizarreries offrant quelquefois des tableaux assez puissants, comme le récit de la mort de saint Joseph, mais toujours marqués aux endroits les plus pathétiques au coin du génie égyptien, c'est-à-dire mêlés de naïvetés et de plaisanteries anodines, de jeux de mots puérils et de descriptions réalistes qui laisseraient peut-être bien loin derrière elles les œuvres naturalistes modernes. L'esprit humain n'a presque rien à gagner à la lecture de semblables œuvres. Elles nous servent cependant à connaître les idées religieuses qui avaient cours parmi les auteurs, et la vogue qu'elles eurent pendant longtemps est une preuve assez claire que ces idées étaient partagées par la grande masse du peuple. Ce n'est certes pas en Égypte que l'épithète d'apocryphes enlevait toute valeur à un ouvrage. Pourvu que l'ouvrage fût édifiant et à condition qu'il fût donné comme l'œuvre d'un homme connu par ailleurs, apôtre, saint ou martyr, on le recevait sans difficulté, on le lisait avec ardeur, on le citait à l'égal des Évangiles canoniques et personne ne s'en montrait scandalisé [1]. A quoi bon distinguer, en effet, entre un livre authentique ou apocryphe? Les Coptes ne pouvaient-ils donc aussi bien faire que des Juifs? D'ailleurs ils ne faisaient que glorifier Dieu et émettre leurs idées. Ces idées qu'on a trop souvent traitées de gnostiques sont des idées d'origine purement égyptienne.

Un autre effet de la croyance à la divinité des Écritures fut l'émulation étonnante qui s'empara des moines égyptiens à la lecture des vies d'Élie et d'Élisée, des autres prophètes et de Jean le Baptiste. Ces hommes extraordinaires furent pour eux le type parfait à réaliser. Parmi les moines les plus célèbres, il n'en est pas un qui ne soit appelé quelquefois nouvel Élie, nouvel Élisée d'un nouvel Élie, etc. Élie, Élisée et Jean le Baptiste sont presque toujours mis sur le même

1) On rencontre quelquefois dans les œuvres coptes des citations des Évangiles que l'on ne peut retrouver dans le Nouveau Testament. J'en conclus qu'ils ont cité les évangiles apocryphes.

pied et ne sont jamais séparés les uns des autres. Chaque moine choisissait parmi eux son patron spécial, et, s'il se sentait assez fort pour supporter double charge, il prenait deux patrons au lieu d'un. On les eût nécessairement fort embarrassés si on leur eût demandé ce qu'ils comptaient imiter de préférence dans la vie d'Élie, d'Élisée ou de Jean le Baptiste : ils n'en savaient évidemment pas plus sur ces saints personnages que nous n'en savons nous-mêmes, c'est-à-dire fort peu de chose, si l'on excepte les rapports des premiers avec les rois d'Israël. Mais cette ignorance leur importait peu ; ils savaient que ces trois héros de la foi avaient vécu dans le désert, et leur facile imagination suppléait à ce qu'ils ignoraient. Ils en étaient d'autant plus charmés qu'on ne pouvait les convaincre d'erreur, puisque l'ignorance était universelle. Aussi il semble bien qu'il ait existé en Égypte des vies apocryphes d'Élie et d'Élisée[1] : la chose est certaine pour Jean le Baptiste[2].

Les fondateurs d'ordres furent sans doute les propagateurs les plus actifs de cette dévotion extraordinaire pour des saints dont on ne connaissait guère que le nom ou certaines actions extérieures n'ayant aucun rapport avec la vie monacale, cénobitique ou érémitique. On voit dans la vie de Schnoudi que ce célèbre moine ne se contentait pas de proposer ces grands hommes, comme il disait, à l'imitation de ses moines, il invitait les trois types du monachisme à visiter son monastère afin d'édifier ses moines; il prévenait même ceux-ci de la visite merveilleuse, mais il prenait en même temps soin de prescrire le silence le plus absolu et ordonnait de baisser la tête pour recevoir la bénédiction des visiteurs. A l'heure dite, Élie, Élisée et Jean le Baptiste, chacun avec son attribut spécial, le premier avec sa barbe, le second avec

1) J'ai trouvé un fragment de la vie d'Élie dans un parchemin appartenant à lord Crawford.

2) Cette vie existe dans les deux dialectes au musée de Turin et à la bibliothèque vaticane : si elle n'est pas publiée, M. Rossi la publiera prochainement.

sa tête chauve, le troisième avec son sayon de poils de chameau, tous les trois entourés d'une lumière indescriptible, arrivaient et passaient au milieu des frères silencieux et courbant la tête. Le tour était facile à jouer et Schnoudi fit de même pour David, le psalmiste royal, couronne en tête et revêtu d'un splendide manteau. De pareils miracles étaient faciles à faire pour un thaumaturge de la force de Schnoudi. Ce n'était pas assez pour lui de réaliser le type d'Élie, d'Élisée et de Jean le Baptiste, il devait s'élever jusqu'au type de Moïse lui-même, le premier et le plus grand des prophètes.

Personne ne sera surpris, je pense, d'après ce qui précède, que les Coptes ayant une foi aussi aveugle dans les Écritures se soient empressés d'en apprendre une grande partie par cœur. Les Égyptiens, de tout temps, ont été doués d'une merveilleuse mémoire, leurs descendants actuels n'ont certes pas dégénéré sous ce rapport : ils savent une quantité vraiment extraordinaire de chants d'église, de livres de l'Écriture, de pièces de toute sorte, et leur mémoire ne connaît pas la plus légère défaillance. Les moines ont fait de même. Un moine qui n'aurait pas su tout d'abord le psautier en entier par cœur, quand même il eût ignoré complètement l'art de la lecture, n'eût pas été digne de ce nom, à moins d'être un héros de vertu comme celui qui mit dix-huit ans à apprendre un verset : il est vrai que par apprendre il entendait vivre conformément à la doctrine contenue dans le verset. Avec et après les Psaumes, on apprenait encore un ou deux Evangiles, celui de saint Mathieu, de saint Luc et quelquefois de saint Marc de préférence, rarement celui de saint Jean, trop idéal et touchant à peine à l'humanité. Venaient ensuite les douze petits Prophètes que l'on apprenait par cœur en douz jours : si la mémoire ne se montrait pas assez fidèle, on avait un bon moyen pour la corriger ; on se plaçait dans un endroit bien exposé au soleil, pieds nus sur le sable brûlant, on s'attachait une grosse pierre au cou et l'on ne bougeait pas avant de s'être mis son prophète dans la tête ; aujourd'hui, les enfants des écoles coptes, pour apprendre leurs leçons, crient tous

à tue-tête et se donnent de grands coups de poing dans la poitrine. Les Psaumes, un ou deux Évangiles, les douze petits Prophètes, voilà quelle était la portion des Écritures qu'un moine ordinaire devait savoir; les plus forts et les plus vertueux, comme Schnoudi, savaient l'Écriture presque entière, sans compter un nombre considérable de passages des homélies célèbres.

Ainsi armé contre les tentations de l'ennemi, le Copte trouvait dans l'Écriture sa foi et les armes dont il avait besoin pour se défendre. On concevra facilement dès lors que sa foi soit resté en quelque sorte à l'état rudimentaire et que son culte s'en soit ressenti. Au fond, le Copte n'admit des dogmes du christianisme que ceux qui lui semblaient ressortir des textes scripturaires, le dogme de la Trinité et celui de l'Incarnation. Il ne se donna guère la peine de les comprendre et se hâta de les façonner à la tradition de l'ancienne Égypte; mais cependant il les accepta. Quant aux sacrements, il se conduisit exactement de la même manière; il connut le Baptême, l'Eucharistie et l'Ordre. Par le Baptême, il devenait chrétien; par l'Eucharistie, il se nourrissait du corps et du sang de Jésus-Christ; par l'Ordre, il devenait prêtre, trois choses qu'il n'avait pas trouvées dans sa vie précédente; mais, comme auparavant il s'était marié, avait vécu dans toute la vigueur de son tempérament et était mort dans l'attente de la récompense éternelle, il ne crut point nécessaire d'avoir d'autres sacrements. La Confirmation, la Pénitence, le Mariage, en tant que sacrements, lui furent d'abord inconnus; il faut peut-être en dire autant de l'Extrême-Onction, du moins on ne voit rien de semblable dans le récit de la mort des grands saints. Quant au Mariage, l'habitude se prit de bonne heure de le bénir; mais fût-il élevé à la dignité de sacrement? je l'ignore. On pourrait en trouver une preuve dans la monogamie, si la monogamie n'avait été de tout temps la loi de l'Égypte[1]. La Confirmation et la Confession sont toujours de-

1) Il ne faudrait pas croire cependant que le mariage chrétien soit aussi

meurées inconnues; en revanche la circoncision est toujours pratiquée, même pour les femmes, et certaines prescriptions de la loi mosaïque sur les aliments sont toujours en vigueur[1].

Cette foi en l'Écriture a été de tout temps caractérisée chez les Coptes par le manque le plus complet de critique. Ils prenaient tout au pied de la lettre et ne surent jamais, selon le conseil de l'apôtre, distinguer entre la lettre qui tue et l'esprit qui vivifie. Aussi quelquefois ils se montraient scandalisés, avec quelque droit il faut l'avouer; ils ne pouvaient, en particulier, comprendre certaines paroles de l'Ecclésiaste, et toute l'éloquence de Schnoudi était requise pour leur enlever leurs scrupules. D'autres fois ils bâtissaient tout un système de conduite sur un texte qu'ils ne comprenaient pas et se montraient alors aussi entêtés dans leur propre sens que s'ils eussent reçu eux-mêmes la parole de Dieu. Il y a dans l'Écriture un verset où l'on rencontre ces paroles : « J'arracherai de leurs dents l'iniquité...[2]; » les moines de Schnoudi y virent un moyen facile de se garder du péché. Ils se procurèrent de petites limes et se curèrent les dents à qui mieux mieux. Devant cette faiblesse d'esprit, Schnoudi se mit dans une violente colère contre les prévaricateurs, il prononça à leur sujet une de ses plus mordantes homélies et leur conseilla de se

strict chez les Coptes qu'en Occident. Cette année même, comme je me trouvais un jour au divan du patriarche en compagnie de plusieurs membres importants de la communauté copte, je fus fort surpris d'en voir tout à coup deux se jeter aux pieds du patriarche, lui baiser la main, le supplier ardemment et avec des larmes dans la voix. Le patriarche répondait avec une sainte colère, je présume : le fait est qu'il était irrité. Il s'agissait d'une femme qui s'était mariée dans la pauvreté. Sa pauvreté lui ôtant le moyen d'élever sa famille, elle avait quitté son mari et avait vécu avec un autre copte très riche auquel elle avait donné des enfants. Devenue vieille, elle voulait retourner près de l'époux de sa jeunesse. Le patriarche refusait, mais bientôt son ardeur tomba, il promit d'aller visiter la femme et d'arranger l'affaire.

1) Je crois qu'on doit plutôt attribuer la persistance de ces pratiques à la tradition purement égyptienne. Il ne serait pas très facile autrement de comprendre que l'observance de ces prescriptions se soit introduite en Égypte avec le christianisme qui ne tarda pas à les abolir.

(2) Zachar., IX, v. 47.

faire plutôt arracher toutes leurs dents ; ils seraient alors assurés de ne plus avoir d'iniquités lorsqu'ils n'auraient plus de dents. Cette belle doctrine n'empêchait pas Schnoudi, le cas échéant, de faire de même. Il faisait même plus et, malgré cette étroiesse d'esprit qui portait à tout prendre dans le sens littéral le plus strict, Schnoudi et tous les moines se permettaient avec la parole de Dieu d'étranges libertés. Jésus avait dit à la Samaritaine : « Le temps viendra où l'on n'adorera le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem[1] » ; Schnoudi, voulant attirer les aumônes à l'église de son monastère, ne craignait pas de citer les paroles du Christ de la manière suivante : « Le temps viendra où l'on n'adorera plus Dieu à Jérusalem, mais sur cette montagne ; » la montagne, c'était celle d'Athribis, près de laquelle il avait construit son couvent qui existe aujourd'hui. Je pourrais citer une foule d'autres traits semblables. Il ne faut pas cependant voir dans cette liberté qui frisait le mensonge et la plus insigne fausseté, une contradiction avec l'amour et la révérence dont je parlais tout à l'heure ; c'est, au contraire, un effet tout particulier du caractère égyptien. J'ai fait remarquer plus haut que l'Égyptien antique et le Copte moderne croyaient avoir un droit sur Dieu lui-même lorsqu'ils le priaient ; c'est ici un nouveau phénomène provenant de la même cause. Si le droit existait sur Dieu, à plus forte raison sur sa parole : d'ailleurs la fin ne justifiait-elle pas les moyens? Mais c'est là une question toute de morale et je dois m'en tenir au dogme.

Je ne dois pas oublier, en terminant ces considérations, de dire que de même que les paroles de Thoth, bien et dûment copiées sur un rouleau de papyrus préservaient de tous les maléfices, de même les paroles de l'Écriture, surtout des Évangiles, avaient le même effet. On employait à volonté les unes et les autres : les recettes magiques trouvées en grand nombre dans les monastères le montrent surabondamment. Ces recettes dérivaient en droite ligne des antiques rituels

1) Johan., IV, v. 21.

magiques. Quand on se servait de l'Évangile, et l'on s'en servait souvent, on avait surtout recours au célèbre passage qui termine l'Évangile selon saint Marc. Un jour que Pisentius avait vu un énorme dragon dans le désert (c'était un serpent déjà mort), il envoya son disciple le voir. Celui-ci avait peur. Pisentius lui reprocha sa frayeur et son manque de foi : « N'as-tu pas, lui dit-il, les paroles de l'Évangile qui te prémunissent contre tous les dangers ? » Ces paroles sont les suivantes : « Ceux qui croiront en mon nom chasseront les démons, parleront de nouvelles langues, prendront les serpents et, s'ils boivent quelque poison, n'en ressentiront aucun mal[1]. »

Mais c'est assez parler de magie, car il m'en faudra parler plus loin, en traitant de la question du surnaturel dans les croyances et la vie du peuple chrétien d'Égypte.

(*A suivre.*) E. AMÉLINEAU.

1) Marc, XVI, v. 17-18.

LE CHRISTIANISME CHEZ LES ANCIENS COPTES

(*Deuxième article*)[1].

III

L'étude de l'antique religion égyptienne montre que la vallée du Nil partageait le sort général du monde à l'époque où le christianisme commença de faire entendre ses prédications. Les croyances superstitieuses y étaient aussi abondantes que nulle part ailleurs ; mais elles étaient d'un ordre supérieur, si je puis ainsi parler. Depuis longtemps déjà, l'Égypte avait laissé derrière elle, si elle les avait jamais connues, les formes de superstition fétichiste et elle en était arrivée presque au même point que les modernes populations occidentales. On a déjà vu dans les paragraphes précédents qu'elle était parvenue aux formes supérieures et déifiques de la superstition. Ses dieux ne faisaient pas difficulté de parcourir sa vallée pour veiller à l'observation des lois, venir au secours des faibles et punir les méchants ; d'innombrables génies, dans les airs et sur la terre, accompagnaient les défenseurs du bon ou du mauvais principe. C'étaient deux armées rangées en bataille, toujours prêtes à en venir aux mains : compagnons d'Horus, défenseurs d'Osiris ou du bon principe ; compagnons de Set, propagateurs et défenseurs du mauvais principe dans

1) V. t. XIV, n° 3, p. 308 à 345.

tout l'univers. Ils pouvaient à l'envi, comme leurs chefs, se métamorphoser en toutes les formes qu'ils voulaient, devenir tour à tour hommes, crocodiles, lions, serpents, etc., conservant sous chacune de leurs métamorphoses leurs vertus particulières, selon qu'ils appartenaient au bon ou au mauvais dieu. C'étaient ces bons génies que l'on se rendait tout d'abord propices ; ces mauvais génies, que l'on écartait par des prières et des offrandes ; car ils se mêlaient à tous les actes de la vie, même la plus commune. Leur influence se manifestait même pendant le sommeil, et les songes jouaient un grand rôle jusque dans les actes les plus importants de la vie politique. La maladie ou la santé étaient leur œuvre, et il ne fallait pas moins que la statue du dieu Khons pour rendre la santé à Bentresh, fille du prince de Bakhtan. Les légendes religieuses reflétaient cet état de la pensée égyptienne, et de là vint cette vénération superstitieuse du peuple pour certains animaux, vénération que si longtemps on a prise à tort pour l'expression exacte de la religion égyptienne. Selon leurs effets bons ou mauvais dans l'économie générale de la vie humaine, les animaux avaient été rangés parmi les possessions du bon ou du mauvais principe, et il fallait la vertu toute-puissante des incantations magiques pour se les rendre favorables ou pour s'en garder.

Le christianisme, en s'implantant en Égypte, ne détruisit point les génies populaires ni les dieux d'un ordre plus relevé qui se mêlaient à la vie du peuple. Comme le panthéon romain s'était ouvert aux dieux étrangers de toutes les nations, le cycle de la mythologie populaire égyptienne s'accrut et reçut en son sein les myriades d'esprits bons et mauvais auxquels croyait le christianisme. Loin de vivre mal ensemble, les anciens et les nouveaux génies se trouvèrent de prime abord dans la plus parfaite conformité de destination et d'habitudes. Tous les génies de l'ancienne Égypte s'étaient rangés dans une double catégorie, les bons ou les mauvais, les serviteurs du bon ou du mauvais principe ; les compagnons d'Horus vengeur de son père Osiris, l'Être bon, les compagnons de

Set, l'adversaire d'Osiris et son bourreau. De même, dans le christianisme, les Esprits ou Anges étaient rangés sous une double bannière : les uns étaient demeurés fidèles à Dieu, les autres s'étaient révoltés contre lui et avaient suivi le parti du plus brillant d'entre eux, Lucifer. Ce Lucifer avait un nom qui est plus connu, Satan. Et comme on l'a pensé, non sans quelque apparence de raison, Satan est le même nom que Set; il est aussi de même origine. De chaque côté il y avait émulation; chacun s'évertuait à servir le roi sous la bannière duquel il s'était enrôlé, et le champ de bataille sur lequel ils se rencontraient le plus souvent était la pauvre humanité. D'après l'antique légende osirienne racontée par le pseudo-Plutarque, auteur du traité de *Iside et Osiride*, c'est aussi parce que l'Être Bon par excellence, Osiris, enseignait aux hommes la vertu avec les arts de la civilisation, que le méchant Set résolut de le tuer par trahison. Avant que ne se fût élevé entre eux ce désaccord, ils vivaient en bonne intelligence, comme les Anges dans le ciel. Il est évident que jusqu'ici les deux religions présentent d'étranges ressemblances. Cependant il faut en noter une plus grande encore. Osiris, pendant sa vie, ne semble pas avoir eu de compagnons proprement attachés à son service ; dans la salle du banquet où Set l'enferma dans le coffre, personne ne vint à son secours, tandis que son adversaire était entouré d'aides vigilants. Cependant, dans la lutte qui suivit sa mort et qui le vengea, lorsque le fils qu'Isis avait conçu de son frère mort fut devenu grand, il s'adjoignit des compagnons pour la lutte terrible qu'il allait entreprendre. Ces compagnons sont nommés dans la mythologie égyptienne les compagnons d'Horus, les *Shesu-Hor*. Désormais ce n'est plus Osiris, qui repose dans sa gloire, c'est Horus qui représente et défend le bon principe. De même dans la doctrine chrétienne sur les Anges, après la défection qui eut lieu dans le ciel, comme Dieu ne pouvait descendre jusqu'à combattre avec l'une de ses créatures, même pur esprit, Michel se présenta pour combattre Satan, et au cri de : Qui est semblable à Dieu (Mikaël),

il livra bataille à Lucifer et le précipita dans les enfers. Dès lors, Michel fut reconnu chef de toutes les milices célestes, c'est-à-dire de tous les esprits restés attachés à Dieu, au bon principe ; il devint l'adversaire acharné de Satan, comme Horus de Set. Il le poursuivait en tout lieu. Comme Horus avait combattu Set changé en crocodile, Michel combattait Satan métamorphosé en dragon, et lui faisait subir le même sort : l'art populaire ou religieux représentait Horus, monté sur deux crocodiles ; Michel était représenté foulant aux pieds le dragon : c'était toujours Set, ou Satan, le vaincu. La parité est donc parfaite entre les deux. Aussi je suis étonné que l'on ait essayé de reporter la légende d'Horus sur un autre personnage fort vénéré en Égypte : saint Georges. Saint Georges jouit en effet de très bonne heure d'une immense popularité chez les chrétiens de la vallée du Nil ; mais il ne la dut qu'aux légendes dont on le fit le centre, légendes fort variées où on ne le voit pas cependant combattre de dragon[1]. La méprise vient de ce que le cavalier qui combat le dragon a été pris pour lui ; mais Michel est toujours représenté dans les œuvres coptes comme un brillant officier de l'armée impériale, armé d'une épée flamboyante dont il menace Satan et sa famille.

Cette ressemblance entre Horus et Michel fut certainement cause de l'immense popularité dont le dernier jouit en Égypte. Dès les premières œuvres coptes, il joue un rôle des plus brillants. C'est presque toujours lui qui descend du ciel pour fortifier les martyrs pendant leur combat, qui les ressuscite, qui leur annonce le bonheur final avec la couronne impérissable : quand Jésus-Christ lui-même daigne descendre, il se tient respectueusement et fidèlement à son côté. Rarement, Gabriel et Raphaël sont employés dans le même rôle.

1) Je puis appuyer cette idée par la vie même de saint Georges, conservée en copte, ainsi que par les dix miracles ou récits légendaires dont on la fait suivre. Je n'y ai pas rencontré la moindre mention d'un semblable combat. Georges ne combat que les ennemis du roi.

Dans la vie des moines, ce rôle est moins brillant ; mais il faut dire que les moines ne semblent pas avoir eu grande dévotion pour un ange pris en particulier, ou même pour un archange. Quand ils font intervenir un agent purement spirituel, c'est toujours l'*Ange de Dieu* ; mais ils ne le désignent pas par son nom. Cependant cette absence n'est qu'une absence pour ainsi dire officielle. Si les noms de Michel, de Gabriel, de Raphaël, ne figurent pas fréquemment dans les vies des grands moines, les moines, en général, ne se privèrent aucunement d'un commerce des plus intimes avec ces grands archanges, surtout avec Michel. Leur imagination fertile créa de toutes pièces tout un cycle de légendes dont Michel est le héros. Le nombre de ces légendes est prodigieux et les moines qui en furent les auteurs ne mirent aucune borne à leur fantaisie. Avec la tournure d'esprit qui leur était familière, le plus petit événement de la vie la plus prosaïque leur fournissait un sujet de conte. Il ne se bâtissait pas une église sous le vocable de l'un des archanges, qu'on ne lui attribuât une origine merveilleuse et qu'on n'en fît un récit des moins véridiques, mais des plus accommodés au goût de l'Égypte pour le merveilleux.

Le cycle de Michel est, à ma connaissance, le plus varié ; cet archange était sans cesse en mouvement, tantôt en guerrier, tantôt en batelier, descendant sur sa barque aérienne jusqu'au fond des enfers, trempant son aile dans les lacs de feu et en retirant les damnés. S'il rencontrait Satan sous la forme d'un dragon, il le coupait en morceaux, comme Set avait fait d'abord à Osiris, et comme Horus devait faire à Set dans la légende primitive : les morceaux du dragon, lancés par Michel, tombaient sur dix villages et les écrasaient. Le portrait de Michel était une sauvegarde contre Satan, comme les statuettes d'Horus contre tous les mauvais génies. D'après les légendes coptes[1], il dut y avoir un moment où tout fervent

1) J'ai réuni et traduit un certain nombre de ces récits : ils paraîtront, j'espère, prochainement.

chrétien en Égypte devait avoir son tableau de l'archange. Il est le seul : preuve évidente que son rôle avait été greffé sur celui d'Horus; car on ne comprendrait pas que Gabriel et Raphaël n'eussent pas été traités de la même manière, si, comme eux, Michel était une importation purement chrétienne.

Raphaël, Gabriel et Uriel eurent cependant, eux aussi, leur cycle de légendes, nouvelle preuve que, pour le peuple d'Égypte et pour les moines, les écrits apocryphes avaient la même valeur que les livres insérés dans le canon authentique. Même dans les *Actes* des martyrs, Uriel joue un certain rôle. Ces quatre grands archanges sont les seuls dont le rôle soit distinct. Quant aux autres anges, ils ne comptent guère. La hiérarchie céleste, dont on trouve la liste dans les Épîtres de saint Paul, était inconnue en Égypte. Les chérubins et les séraphins sont mentionnés quelquefois, mais très rarement. Ils étaient connus par les passages de l'Ancien Testament où se trouvent ces noms. Quant aux puissances, aux vertus, aux trônes, aux principautés et aux dominations, on n'en trouve les noms que dans les passages où saint Paul en parle. Ils furent toujours profondément ignorés du vulgaire. Il fallait déjà avoir une certaine science pour connaître les séraphins et les chérubins ; on s'en tenait aux anges et, sous ce nom, l'on rangeait tous les esprits. Les archanges n'étaient pas un ordre spécial, c'étaient simplement des chefs de bataillon, les commandants des milices célestes, et Michel était le général en chef. Comme je l'ai dit, quand un esprit quelconque intervenait, c'était l'*Ange de Dieu*, l'*Ange du Seigneur*, dénomination prise de l'Ancien Testament. Il est impossible de savoir si les Coptes en faisaient une dénomination personnelle, ou simplement générique. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet *ange du Seigneur* était terriblement occupé. Il n'y avait pas un moine qui ne l'eût à son service et vers lequel cet ange ne dût descendre au gré des moindres caprices. Il ne fallait pas moins que toutes les qualités attribuées aux esprits pour lui permettre de remplir sa tâche.

Chez le peuple juif, il n'avait que rarement à intervenir dans les choses humaines ; chez les moines, il était toujours mis en réquisition et n'avait pas un moment à perdre.

Ces exemples montrent déjà que les chrétiens d'Égypte vivaient dans une atmosphère à part, je veux dire dans le merveilleux le plus incroyable. La crédulité du peuple était si grande que le plus petit fait de la vie journalière prenait une apparence merveilleuse, grâce à la facilité extraordinaire de l'imagination enfantine de la race égyptienne. Les moines étaient encore plus friands des prodiges les plus insensés. Dans leurs récits, ils firent de l'emploi du merveilleux une qualité littéraire ; ils ne pouvaient raconter la plus petite chose sans l'orner de circonstances tenant du prodige. Les maladies étaient toutes des possessions du diable, en vertu de la croyance que les anges du mauvais principe, de Set ou de Satan, n'avaient rien de plus cher que de nuire à l'homme ; les phénomènes physiques étaient des pièges de Satan ou des inventions diaboliques ; les pensées les plus humaines n'étaient que des suggestions de l'esprit mauvais. Si quelque homme les contredisait, c'était Satan, ayant pris la forme humaine ; s'ils rencontraient une femme, c'était encore Satan ou sa fille, car il y avait des diables mâles et femelles, comme je le dirai plus loin. L'état de faiblesse corporelle dans lequel devaient les entretenir des macérations et des privations souvent exagérées, les prédisposait aux hallucinations les plus baroques ; ils commençaient d'abord par se dire que telle ou telle chose pourrait bien leur arriver, ils s'imaginaient ensuite qu'elle leur arrivait et finissaient par croire qu'elle leur était arrivée.

La vie de Pachôme renferme plusieurs traits de ce genre où l'on saisit admirablement cette gradation. Tout jeune encore, Pachôme, selon l'auteur de sa vie, sans connaître le nom du Christ, refusait d'adorer les idoles et de prendre part aux festins qui suivaient les sacrifices que ses parents faisaient offrir dans un temple situé au bord du fleuve et dont les principales divinités étaient les habitants des eaux, pois-

sons ou crocodiles. Cette conduite lui attira des reproches de ses parents et sans doute aussi de ses voisins et des habitants de son village. Ses parents possédaient un petit bien qu'ils faisaient cultiver par des ouvriers. Un jour, on remit au jeune Pachôme une marmite pleine de viande, et on lui dit de l'aller porter aux ouvriers qui travaillaient dans les champs. Le jeune garçon, selon la coutume de son pays, plaça la marmite sur sa tête. Mais à peine fut-il hors du village, qu'il se vit entouré d'une foule de démons sous la forme de chiens qui aboyaient après lui et qui lui causèrent une grande frayeur ; il souffla sur eux, et les démons disparurent. Il est évident que seule l'imagination de Pachôme enfant dut prendre les chiens pour des esprits : quiconque a voyagé dans la Haute-Égypte sait qu'on ne peut traverser un village sans avoir sur ses pas toute une meute de chiens hargneux. Plus tard, quand Pachôme fut converti, les esprits devinrent des démons, et quand il racontait ce trait de son enfance, Pachôme croyait fermement avoir été en butte à la jalousie des démons, ainsi que le témoignent les réflexions dont il accompagnait son récit. A peine échappé aux chiens, Pachôme fit la rencontre d'un vieillard qui le connaissait sans doute et qui avait entendu parler de sa répugnance à accompagner ses parents au temple. Le vieillard lui en fit des reproches que Pachôme ne goûta pas. Plus tard, le vieillard devint un Satan, comme l'on disait, et Pachôme racontait n'avoir eu qu'à souffler sur lui pour le faire disparaître. Après sa conversion et dans la première ferveur de sa dévotion, Pachôme se livra à une abstinence très sévère et qui serait impossible en tout autre pays que l'Égypte ; il eut des hallucinations vraiment extraordinaires. Sa maison tremblait, croyait-il, toutes les fois qu'il se mettait en prières ; s'il faisait une génuflexion ou se mettait à genoux, il croyait voir la terre s'entr'ouvrir devant lui ; s'il se mettait en devoir de prendre sa légère nourriture et disposait son pain devant lui, il voyait toute une troupe de femmes nues qui venaient s'asseoir à ses côtés, manger avec lui et lui faire mille agaceries. Quand il

racontait ces traits et une foule d'autres dont je citerai quelques-uns bientôt, Pachôme croyait fermement que tout cela lui était arrivé, et qu'il avait eu les visions merveilleuses qui remplissent sa vie. Il n'était pas le seul : ses moines le croyaient aussi, on le croit même de notre temps. Schnoudi, qui avait un tempérament plus vif et une plus grande connaissance du cœur humain, se servit de cette prédisposition de sa race pour se faire de son vivant toute une légende vraiment fort curieuse à étudier. Mais lui, le plus souvent, il ne croyait pas sans doute ce qu'il racontait; il se contentait de le faire croire. Ses hallucinations étaient dangereuses, voulues ou non voulues; si quelqu'un se présentait à son monastère, un magistrat par exemple qui, sur une plainte des moines, venait remplir son office, et qu'il prît fantaisie au terrible moine de déclarer que c'était Satan en personne avec ses séides, le malheureux magistrat, malgré les insignes de sa charge, était tout à coup jeté à terre et bâtonné d'importance par Schnoudi lui-même; il n'échappait qu'à grand'-peine.

L'esprit des chrétiens d'Égypte ne recula jamais devant un prodige quelconque, si mesquin fût-il. Qu'importait en effet que l'on en attribuât à Dieu un de plus ou de moins? Une fois la possibilité du miracle admise, les Coptes ne se demandèrent pas si tel ou tel acte était bien digne de Dieu, si on le pouvait faire agir de telle ou telle manière dans telle ou telle circonstance, sans profaner la pure notion de la divinité et sans commettre le plus horrible sacrilège ; ils ne voyaient pas si loin et ne faisaient pas de si profondes réflexions. En Occident, le christianisme a entouré le miracle de certaines conditions sans lesquelles la théologie déclare que le miracle ne peut avoir lieu. Par exemple, Dieu ne fait pas de miracle pour arriver à un but mauvais, pour perpétrer une vengeance ou un crime; le thaumaturge doit être habituellement un homme d'éminente sainteté. En Orient, rien de tout cela n'est requis ; les actions les plus ridicules, par conséquent les moins dignes de Dieu, lui sont attribuées sans scrupule ; au

contraire, plus la chose est baroque, petite, mesquine, plus la bonté de Dieu paraît grande ; on exige tout de lui parce qu'on le traite sans ce respect plein de tremblement dont nous entourons la divinité.

Cette habitude du merveilleux passa de la vie ordinaire dans la littérature : la vie d'un moine, si célèbre et si vertueux qu'il eût été, n'aurait eu aucune chance de succès si l'on s'était borné à raconter ses actions telles qu'il les avait faites. En partant de ce principe que toutes les actions d'un saint homme doivent être saintes et extraordinaires, on en vient tout naturellement à mettre le merveilleux dans les choses les plus ordinaires de la vie. Ce fut jadis un moyen de faire un poème épique selon toutes les règles de l'art : sous ce rapport, les compositions des auteurs coptes ressemblent beaucoup aux poèmes épiques. Le poète, comme Virgile ou Torquato Tasso, ne croyait évidemment pas aux actions qu'il prêtait aux dieux, aux déesses ou aux génies qu'il mettait en scène : les Coptes n'y croyaient pas davantage tout d'abord ; ce n'était que plus tard que l'œuvre de leur imagination leur semblait avoir été réelle. Les générations suivantes n'ont pas hésité un seul instant à tout admettre, et les Occidentaux, grâce aux moines grecs ou latins, ont longtemps vécu des imaginations poétiques et merveilleuses des auteurs coptes. Il n'est cependant pas possible de douter qu'il en ait été ainsi, car assez souvent le même fait est raconté de deux manières différentes, et l'on peut prendre l'auteur en flagrant délit de composition merveilleuse. Ainsi Schnoudi, dans ses œuvres, avoue qu'il ne sait comment, d'un coup de bâton, il a tué un moine ; car souvent il a donné des coups de bâton sans que ses moines en aient été assommés. Mais si l'on prend le récit de sa vie, l'on trouve que le moine a été foudroyé par Dieu. De même, Schnoudi, comme je l'ai dit, assomme deux adultères et les fait enterrer ; l'auteur de la vie raconte que la terre s'était entr'ouverte pour engloutir les coupables. Je pourrais citer une foule d'autres exemples semblables ; ceux-ci suffiront amplement.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'armée céleste et du merveilleux pour la bonne cause et le bon principe, si je puis m'exprimer ainsi ; mais ce n'est pas le seul. Il y a tout le côté démonologique et ce n'est pas le moins extraordinaire. Satan, précipité du ciel par la victoire de l'archange Michel, était censé avoir roulé jusqu'au plus profond des abîmes ; mais lorsque nous parlerons des enfers, nous aurons beau chercher, nous ne l'y trouverons pas. C'est que d'après la croyance populaire des Coptes, il n'y était pas. Privé de son pouvoir céleste, chassé du ciel, Satan n'en était pas moins resté de nature spirituelle, je dirais même de nature divine comme l'antique Set ; il avait le génie du mal, c'était sa raison d'être et, s'il ne se fût pas occupé à persécuter la race humaine, à lui susciter mille maux, et finalement à la damner, il n'eût pas eu besoin d'être. Quant à le damner lui-même, on n'y songea jamais, parce que jamais on n'avait damné Set. On lui donna un royaume à part, une cour, un palais ; mais on ne prit aucunement soin de délimiter ce royaume, d'indiquer où se trouvaient cette cour et ce palais. C'était un père de famille qui gouvernait sa maison, grande maison, immense famille. Sans qu'on lui connaisse d'épouse, il avait des enfants, garçons et filles. Les petits Satans, qu'on me passe cette expression qui se rencontrent à chaque instant dans les œuvres populaires, avaient le plus grand respect pour leur père et tremblaient de frayeur à son aspect. Je ne connais qu'une fille à Satan ; peut-être en eut-il plusieurs ; mais on ne parle jamais que de la fille de Satan, fort belle personne, richement ornée, ne marchant jamais qu'escortée d'une troupe de ses frères, créée tout exprès pour tenter la vertu des moines. Elle ne paraît jamais que dans les grandes occasions : dans le cours ordinaire de la vie, ses frères suffisent. D'ailleurs les Satans, d'après un nombre considérable de passages qui ne peuvent s'expliquer autrement, étaient hermaphrodites, ils pouvaient à volonté prendre l'un ou l'autre sexe : l'on ne voyait aucune difficulté à ce changement. Les incubes et les succubes étaient déjà fort connus, et rien n'est plus commun que de

voir les démons frapper à la porte des moines orgueilleux, sous la forme de femmes, toujours belles et toujours passionnées, qui se présentent comme poursuivies pour dettes, ne sachant où aller passer la nuit, craignant d'être dévorées par les bêtes féroces si le moine ne leur ouvre sa cellule hospitalière. Naturellement, le moine cédait, pour n'avoir pas ce reproche sur la conscience; mais à peine entrée, la prétendue femme lançait « les flèches du désir » dans le cœur du moine, les mains se rencontraient, les lèvres s'unissaient et quand le moment suprême approchait, soudain le moine se sentait renversé à terre et roué de coups. Il se repentait alors et il reconnaissait l'ennemi ; mais il était trop tard : l'ennemi ricanait et disparaissait pour aller raconter sa victoire à son père. C'étaient là les bons tours que les diables jouaient aux pauvres moines.

Cependant on se tromperait fort si l'on faisait de Satan et de ses enfants des êtres méchants, cruels et rusés. Ils étaient au contraire de bons vivants, toujours joyeux, gais, rieurs, s'amusant à des riens. Sans doute ils faisaient la guerre aux moines; c'était leur métier et dans les deux camps on se détestait de tout cœur ; mais chez les Satans la haine était gaie et comique. Ils n'épargnaient ni les plaisanteries, ni les gambades, ni les rires, ni les chants; leurs ruses étaient simples, souvent niaises, et bien souvent les malheureux étaient pris dans leurs propres filets. On les traitait alors sans miséricorde : on les pendait, on les enchaînait, on les torturait; pour eux, ils poussaient de grands cris, avouaient leurs fautes, se faisaient humbles et finissaient toujours par obtenir leur grâce. L'un d'eux avait réussi un jour à faire mettre un martyr de la Haute-Égypte dans une sorte de cangue. Pour mieux jouir de son triomphe, il alla visiter le martyr dans la prison, mais il fut bientôt reconnu et, grâce à sa sottise, il remplaça bientôt le martyr dans l'instrument de supplice. Quand Pachôme marchait dans le désert, les diables accouraient en foule, se rangeaient sur deux lignes en avant de l'ascète, lui faisaient de grandes salutations, se bouscu-

laient les uns les autres, affectaient un empressement extraordinaire, gambadaient et s'écriaient : « Place à Pachôme, place à l'homme de Dieu ! » Ils voulaient lui inspirer de l'orgueil, mais ils ne réussissaient pas. D'autres fois, ils s'attachaient par milliers à une corde énorme pour traîner une feuille ou une toute petite pierre ; ils semblaient faire des efforts surhumains, peinaient, suaient, soufflaient, cherchant à faire rire le saint homme et perdant leurs peines. On ne peut nier qu'ils ne fussent de joyeux tentateurs. Il faut leur accorder aussi que pour des esprits ils n'étaient guère spirituels, et que pour des êtres qui passaient leur existence à circonvenir les malheureux humains par toutes sortes de ruses, ils n'étaient guère rusés. Ils ne savaient à proprement parler que faire des niches. Je ne dois pas oublier que les malheureux recevant tout leur esprit de l'imagination des Coptes, leurs plus grands ennemis, ils ne pouvaient se prévaloir de trop d'esprit et de trop de science. Les ruses qu'on leur prêta sont éminemment coptes : c'est tout dire.

Quand ils avaient fait quelque action d'éclat, ils n'avaient, comme je l'ai dit, rien de plus pressé que de retourner près de leur père rendre compte de l'emploi de leur temps. Il semble même qu'ils ne devaient pas passer trop longtemps sans venir prendre de nouveaux ordres ; ils étaient punis ou récompensés selon leurs mérites. Il y a à ce sujet dans la littérature populaire une anecdote très curieuse. Satan tenait un jour cour plénière : il était assis sur un trône éclatant et chaque diablotin venait lui rendre compte de ses actions. L'un arriva tout joyeux : il avait couru le monde, traversé les mers, voyagé dans les airs sans discontinuer ; finalement il s'était abaissé sur la mer Rouge et ayant vu toute une flotte voguer paisiblement, il avait appelé à son aide tous les vents, avait suscité un épouvantable tourbillon et englouti toute la flotte. Il était fier de son coup et n'avait passé que quatorze ou quinze jours pour perpétrer ce chef-d'œuvre. Il s'attendait à des remerciements et à des éloges. Grande fut sa surprise lorsque Satan s'écria : « Eh quoi ! si peu d'ouvrage en tout

ce temps ! qu'on lui applique trois cents coups de fouet et qu'on le jette en prison. » Le pauvre diable eut beau dire et beau faire, il ne put échapper au châtiment. Celui qui lui succéda était aussi fier. Il avait employé quarante jours à son affaire ; mais il avait réussi à exciter des troubles dans une ville populeuse, les citoyens s'étaient livrés des combats fratricides et les deux tiers de la ville avaient été consumés par un épouvantable incendie. A ce récit : « N'est-ce que cela? s'écria Satan ; quarante jours pour cette bagatelle ! En prison et trois cents coups de fouet. » Le troisième avait une mine modeste ; mais le feu de son regard indiquait un intime contentement. Il avait passé quarante ans à tenter un moine : ses efforts avaient toujours été vains. Cependant il ne s'était pas découragé, et la veille, le moine avait succombé et violé la chasteté. A cette nouvelle, Satan, plein de joie, se leva de son trône, embrassa son fils, le combla d'éloges et d'honneurs, le proposa en exemple à tous ses frères : « Les moines, s'écria-t-il, voilà nos ennemis. Faire pécher un seul d'entre eux est préférable à toute autre chose ! » A vrai dire, les bons moines avaient un peu de vanité, et il n'était pas aussi difficile de leur faire commettre de gros crimes. D'un autre côté, les démons avaient un peu de forfanterie et n'étaient pas à l'abri de toute fanfaronnade. Un jour que Schnoudi était assis, dans le désert, à la porte de la caverne où il se livrait à ses plus étonnantes mortifications, il vit venir à lui le grand Satan en personne. Satan était grand causeur et ne dédaignait pas d'entrer en conversation avec ses ennemis les plus acharnés. Il avait en général plus de tenue que les moines, il ne disait pas d'injures grossières et se contentait de les recevoir comme chose à lui due. Ce jour-là, mis de bonne humeur plus encore que de coutume par les invectives de Schnoudi, il s'efforça de prouver au terrible moine qu'il disait toujours la vérité, quoiqu'on l'accusât d'être le mensonge personnifié et le père du mensonge. Pour prouver sa véracité, il offrit de faire un miracle et de séparer, par sa seule parole, en deux parties parfaitement égales, la pierre sur

laquelle était alors assis Schnoudi. Celui-ci accepta la gageure: mais le pauvre Satan avait trop présumé de ses forces, il ne fit qu'écorner la pierre. Schnoudi, au contraire, la partagea en deux parties exactement semblables : ce ne fut qu'un jeu pour lui, et Satan s'enfuit tout confus. D'ailleurs les rebuts ne l'irritaient guère, il n'avait jamais de rancune, quelque mauvais traitement qu'on lui ait fait subir.

L'un des traits les plus plus curieux du type de Satan tel que l'ont conçu les Coptes, était le suivant: Satan était mortel, il devait exister jusqu'à une certaine époque ; Dieu le lui avait promis. Cette époque venue, il devait mourir. Quand il était tombé entre les mains de moines fanatiques comme Schnoudi, sa plus grande peur était qu'on le tuât avant l'époque fixée. Il aimait la vie et il la trouvait sans doute pleine de charmes. Un jour que Schnoudi était en conférence avec Jésus le Messie en personne, Satan passa près d'eux portant une couffe de paille toute neuve. Il avait sans doute quelque méfait en vue, auquel la couffe devait servir, car il se hâta de la cacher derrière la montagne, du côté de l'ouest. Mais Schnoudi l'avait vu. Le moine s'élança sur lui, le saisit, l'entraîna, l'attacha à un pieu et se mit en devoir de l'étrangler. Satan était blême de peur; il criait de toutes ses forces, la montagne en tremblait. Jésus-Christ vint à son secours, il ordonna à Schnoudi de ne pas le tuer, parce que son heure n'était pas venue. Schnoudi fut fort scandalisé ; il ne comprenait pas cette pitié d'un Dieu pour Satan; il ne craignit pas de demander à Jésus pourquoi cette miséricorde. Jésus-Christ condescendit à lui expliquer sa conduite et Satan s'enfuit pendant l'explication, non pas toutefois sans que Schnoudi le menaçât de l'exiler à Babylone de Chaldée, s'il osait revenir. En de pareils moments, Satan promettait tout ce qu'on voulait; mais il se hâtait de manquer à sa promesse. D'ailleurs, s'il l'eût tenue, qu'auraient fait les moines? la matière leur eût manqué pour leurs contes et pour leurs légendes.

Il était donc vrai de dire que Satan était partout excepté

dans le lieu où les chrétiens le placent d'habitude. On a vu de plus qu'il ne ressemblait aucunement en Égypte à ce noir tentateur, vêtu de flammes, tenant une fourche à la main, portant des cornes et affligé d'une queue. Ces attributs dont nous l'avons orné sont le produit de l'imagination du moyen âge : l'imagination égyptienne était réellement plus riante. Elle s'exerçait d'ailleurs sur des sujets bien différents du monde démoniaque : elle ne dédaignait même pas de se porter sur des créatures regardées ordinairement comme inférieures à l'homme chez tous les peuples et qu'on est étonné de rencontrer sur les autels en Égypte. Cette anomalie vient de cet amour du merveilleux dont j'ai déjà beaucoup parlé et sur lequel il me faut encore revenir ici. Le voyant de l'Apocalypse raconte qu'il vit en son ciel quatre animaux aux pieds du trône de l'Agneau, et vingt-quatre vieillards se prosternant devant ce trône et disant : « Amen, gloire, honneur et bénédiction à celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau. » Les Coptes prirent ces paroles à la lettre ; ils crurent que véritablement il y avait dans le ciel les quatre animaux dont les prophètes juifs avaient déjà parlé et les vingt-quatre vieillards que le voyant de Patmos avait décrits ; ils le crurent avec une telle fermeté qu'ils établirent dans leur année liturgique une fête spéciale en l'honneur des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards. Quel mal y avait-il à célébrer pareille fête, à honorer des animaux? Leurs dieux n'avaient-ils pas été souvent représentés sous la forme d'animaux? Thoth n'était-il pas ibiocéphale, Horus hiéracocéphale, Ammon criocéphale? Hathor n'était-elle pas représentée sous la forme d'une vache et Hapi sous la forme d'un taureau? Il n'est donc pas étonnant que les mêmes chrétiens qui n'auraient pas reculé devant les honneurs divins à rendre à un beau taureau, comme le témoigne la vie de Théodore, disciple chéri de Pachôme [1],

1) Cette vie dit expressément que Théodore, ayant vu un beau taureau dans le troupeau du monastère, le fit tuer afin que les cénobites ne l'adorassent pas. Le taureau avait sans doute tous les signes des Apis ; mais quel christianisme que celui de ces moines si vantés !

n'aient pas reculé davantage devant une fête en l'honneur des quatre animaux que nous nommons symboliques et qu'ils regardaient comme réels.

Mais il y a plus extraordinaire encore. Tous les voyageurs qui sont allés en Égypte ont pu constater le plaisir que les habitants modernes de la vallée du Nil ont à voir les danses et les gambades d'un singe qui fut toujours un ami pour eux ; je veux parler du cynocéphale. On en rencontre à chaque instant, de toute taille et de toute dimension. On est toujours sûr de les voir entourés par la foule dès qu'ils condescendent à montrer leur savoir-faire. Les anciens Égyptiens, qui trouvaient ce singe fort intelligent, l'avaient dressé à un certain nombre d'usages domestiques dont il paraît s'être fort bien tiré. Parmi les symboles religieux, le cynocéphale était l'un des plus communs : les dieux à tête de chien sont de la plus grande fréquence. On n'eut garde d'oublier un animal aussi aimé quand le christianisme vint s'implanter en Égypte, on en fit même un collaborateur des Apôtres. Ce n'est pas une plaisanterie, le fait est réel. Parmi les *vies* apocryphes et les *prédications* des Apôtres, il en est une où l'on voit réellement un cynocéphale être le compagnon de saint Barthélemy et de saint André : il faisait la terreur des habitants dans les villes où se portaient les deux apôtres et se livrait parfois à de véritables orgies de massacres. Je crois même qu'il avait des instincts anthropophages. Quand les deux Apôtres eurent accompli leur mission, ils firent réflexion que le cynocéphale qu'ils élevaient à la dignité humaine, leur avait été d'un grand secours ; qu'une créature qui avait converti tant d'hommes à la religion chrétienne, ne devait pas elle-même, fût-elle un singe, rester privée des bienfaits de la nouvelle religion et que par conséquent il fallait en faire un chrétien. D'après ce raisonnement, les deux Apôtres baptisèrent le cynocéphale qui abandonna ses habitudes anciennes, vécut comme un homme civilisé et comme un saint. La sympathie des Coptes le suivit après sa mort ; on le mit sur les autels et le synaxare

copte contient reellement un jour où l'on fait la fête du saint cynocéphale.

De quoi pourrait-on s'étonner après cela? Cependant ce serait une erreur de croire qu'après un tel fait il n'y a plus, comme on dit vulgairement, qu'à tirer l'échelle. Le surnaturel et le merveilleux ne s'étaient pas cantonnés dans l'imagination des conteurs, ils avaient envahi la vie ordinaire. En Égypte tout le monde était magicien ou du moins se croyait tel. On raconte fort gravement dans la vie de Macaire, qu'une femme, qui avait voulu demeurer fidèle à son mari, fut changée en jument grâce aux sortilèges d'un magicien payé par le séducteur. Il est vrai que la vertueuse femme ne paraissait jument qu'aux yeux de son mari et aux yeux de Macaire qui rompit le charme et imposa pénitence à la pauvre métamorphosée. Rien n'est plus commun que l'accusation de magie : les magistrats romains l'avaient toujours à la bouche contre les martyrs. Il est vrai que ceux-ci leur jouaient toutes sortes de bons tours et qu'avec eux la magistrature devenait un emploi plus que pénible. Les martyrs les rendaient muets, aveugles, sourds à volonté, paralytiques. Si un gouverneur prenait une coupe remplie de vin, son bras restait suspendu sans qu'il pût approcher la coupe de ses lèvres. Les maisons s'écroulaient, les obélisques se mettaient en mouvement et renversaient tout. Les martyrs eux-mêmes ne souffraient rien, ils mouraient et ressuscitaient aussitôt. Saint Georges ressuscita trois fois dans des circonstances toutes plus drôles les unes que les autres : ce ne fut que la quatrième mort qui fut la bonne. Quand les martyrs ne furent plus en cause, l'élan donné ne s'arrêta pas. Comme on ne pouvait témoigner sa foi dans les supplices, on se suicidait pour souffrir et l'on ressuscitait ensuite. Il est fait mention dans les œuvres coptes d'un saint moine (un maniaque ayant la folie du suicide) qui se suicida sept fois et ressuscita sept fois pour prouver son amour pour Dieu. Il se pendit, se laissa mourir de faim, se précipita du haut d'un rocher, s'enterra vivant, et même je crois qu'il voulut se faire manger par un crocodile. Rien n'y faisait,

cela va sans dire, et tout en se suicidant de la sorte, le moine parvint à une sainteté éminente. Il n'est pas le seul qui ait agi de la même façon, mais il est le plus célèbre. Si je ne craignais d'employer une comparaison irrévérencieuse, je comparerais volontiers l'ensemble des moines égyptiens à une immense collection d'aliénés où chacun aurait été affligé d'une sorte de *danse de Saint-Guy*, et qui avait formé une vaste *danse macabre* plus horrible que celle rêvée par le moyen âge, où toutes les folies des superstitions humaines s'étaient donné rendez-vous et se présentaient comme l'expression la plus parfaite du plus bel hommage que l'on pût rendre à la divinité.

IV

Si l'on ne s'en tenait qu'au mobile de toutes les étrangetés que je viens de signaler, rien assurément ne serait plus noble; car le but de toutes ces folies était d'arriver au ciel. Je sais bien qu'on a parlé de la *folie de la croix*; mais rien dans les folies des moines égyptiens ne ressemblait moins à ce que l'on entend par la *folie de la croix* dans le langage des ascètes modernes. Le copte, moine ou laïque, ne recherchait la souffrance que pour lui-même, et non pour Dieu. Son but n'était pas de s'immoler sur l'autel de l'amour; il était beaucoup moins idéal et beaucoup plus égoïste. Si le moine se mortifiait, — et il faut le dire, il se mortifiait d'une manière qui nous épouvante encore à distance, — c'était pour acheter le ciel avec toutes ses félicités : il vendait à Dieu une partie des félicités terrestres, quelquefois toutes, à condition que Dieu le payât en félicités célestes. Il n'y perdait vraiment pas. Le copte a toujours été un marchand de race, aussi délié que les Juifs [1].

1) Encore aujourd'hui les Coptes sont de très rusés marchands. Un proverbe dit à ce sujet : rusé comme un musulman du Maghreb, un Juif de

Cette manière de voir était d'ailleurs profondément égyptienne ; je l'ai déjà montré en parlant de la prière. Il me faut ici entrer dans de plus grands détails, car le sujet prend des proportions plus vastes.

Toute la religion de l'ancienne Égypte aboutissait à la doctrine de l'immortalité de l'âme. Quels que soient les points obscurs de la religion égyptienne en général, et quelques difficultés qu'on éprouve à en faire l'analyse, il y a un point parfaitement certain, c'est que tout en Égypte aboutissait à la vie d'outre-tombe, dont la vie terrestre n'était que l'ombre et le prélude. Les mythes sous lesquels les prêtres et le peuple voilaient cette doctrine peuvent être plus ou moins faciles à expliquer, plus ou moins obscurs : il faut toujours en arriver à cette conclusion. L'Égyptien ne vivait que pour se préparer à la mort : la mort était pour lui le commencement de la véritable vie. Cette vie ne pouvait être vécue par le défunt qu'à la condition de conserver son être intact : de là tous les rites et toute l'importance de la momification, le soin que l'on prenait de se faire construire les magnifiques tombeaux qui font encore notre admiration, et que l'on nommait des *maisons d'éternité*, où l'on vivait absolument comme si l'on n'était pas mort, où le mort se promenait dans ses jardins, mangeait avec ses amis, allait à la pêche, à la chasse, passait un beau jour avec sa femme et ses enfants, etc. La double condition de ce bonheur était d'avoir accompli tous les rites des funérailles et d'avoir mené une vie innocente sur terre. A peine l'âme avait-elle quitté le corps, qu'elle se dirigeait vers l'Amenti et disparaissait à l'Ouest par la fente où le soleil lui-même commençait sa course nocturne. Le voyage était long et fatigant ; il était parsemé de dangers et d'épreuves : il fallait combattre des ennemis, des crocodiles, des ânes, des serpents, une infinité de monstres, savoir les mots de passe pour traverser les endroits difficiles, ense-

Rosette et un Copte du Sahid. On dit aussi qu'il faut trois Grecs pour *rouler* un Juif et trois Juifs pour rouler un Copte.

mencer des champs et produire des moissons. L'observation de tous les rites des funérailles et sans doute la récitation de certains chapitres du *Livre des morts*, appris par cœur, rendaient le défunt assuré de la victoire et lui faisaient faire un bon voyage. Pour lui mieux assurer le succès, on mettait dans la boîte à momie un papyrus contenant les principaux chapitres du rituel, quelquefois le rituel au complet, et l'on écrivait des chapitres entiers à l'extérieur comme à l'intérieur des boîtes elles-mêmes. La momie était couverte d'amulettes et de symboles sacrés qui écartaient tout danger. Lorsque le mort avait surmonté victorieusement toutes les épreuves auxquelles était soumis son voyage d'outre-tombe, il arrivait dans la salle de la *Double-Justice*, où l'on récompensait et punissait. Là Anubis psychopompe venait le prendre et le conduisait devant le trône où siégeait Osiris, assisté de quarante-deux assesseurs. Au pied du trône se trouvait placée une balance : dans l'un des plateaux de la balance on plaçait une statuette de la vérité, dans l'autre le cœur du défunt. Celui-ci faisait alors ce que l'on nomme la confession; mais c'était une confession négative; au lieu d'avouer ses fautes, il se déclarait pur par trois fois et passant en revue les crimes les plus communs, il déclarait ne les avoir pas commis. Il devait prendre soin de n'avancer que la vérité, car le Dieu Thoth, le scribe du cycle des Dieux, se tenait près du plateau où se trouvait le cœur, un rouleau de papyrus à la main, sur lequel étaient écrites les actions du défunt. Si la confession du mort était exacte, les deux plateaux se faisaient équilibre, le mort était sauvé, il pouvait à son gré prendre les formes qu'il trouvait lui être avantageuses, il devenait élu. Compagnon de Râ et admis en sa barque en cette qualité, il parcourait les deux hémisphères et vivait de la vie divine. Si au contraire le cœur était trouvé trop léger, le défunt devenait d'abord la proie d'un monstre qui se tenait près de la balance et que l'on nommait la *grande dévorante;* selon le degré de la culpabilité, il était puni de supplices affreux dont il pouvait cependant obtenir la grâce

quand le feu l'avait assez purifié, ou il était décapité, jeté dans des lacs de feu où des génies le tourmentaient à qui mieux mieux, jusqu'à ce que la *seconde mort* ou l'anéantissement, la plus terrible des punitions, arrivât pour lui. C'était là la destinée de l'âme, ou pour mieux parler, de la partie la moins corporelle de l'homme. Quant au corps, il reposait dans sa syringe ; mais il pouvait reprendre vie. A vrai dire, de cette nouvelle vie il ne jouissait guère ; mais un autre lui-même en goûtait les délices. En effet, selon la doctrine égyptienne, le corps était la partie la plus matérielle de l'homme, celle qu'on était obligé d'embaumer et de momifier pour la préserver de la corruption. Cette partie de l'homme restait dans le tombeau. Elle avait toutefois un dédoublement, partie moins dense du composé humain, mais corporelle cependant et en tout semblable à l'enveloppe charnelle : on la nommait *ka*, *double*[1]. Ce *double* ne pouvait exister s'il n'avait un support : c'est pourquoi on remplissait le tombeau de statues ou de représentations du défunt, pour prévoir le cas où la momie se détériorerait ou même serait détruite. Ce *double*, grâce à certaines opérations magiques parfaitement entrées dans les mœurs et la religion, vivait dans le tombeau comme le défunt avait fait pendant sa vie terrestre. Il était lui-même le support de l'âme ou *ba* que nous avons vue dans la salle du jugement : il y avait même une quatrième partie de ce composé humain, la plus ténue et la plus spirituelle, qu'on appelait le *khu*, et dont jusqu'ici on n'a guère pu déterminer les attributions. C'était l'âme, le *ba* et peut-être le *khu* qui participaient à la vie divine et entraient dans la barque du soleil. Le sort de l'homme ainsi fixé était éternel, sans que nous sachions cependant si les Égyptiens attachaient au mot d'éternité le même sens que nous.

Il était nécessaire de résumer l'antique doctrine, afin de bien faire comprendre quelles étaient les idées des Coptes,

1) L'honneur de cette découverte, qui était en réalité très difficile, revient tout entier à M. Maspero.

c'est-à-dire des Égyptiens chrétiens. Ces idées, il nous est facile de les connaître, car la vie ultra-terrestre était, pour les Coptes comme pour leurs ancêtres, la seule raison d'être de la vie terrestre et des souffrances ou des privations qu'ils enduraient. En conséquence, loin de chercher à cacher quelles étaient leurs espérances et leurs croyances, ils ont cherché toutes les occasions de les manifester avec un luxe de détails qui défie l'analyse. Il n'est pas un seul moine tant soit peu hors de l'ordinaire qui, comme dans l'*Odyssée* ou l'*Énéide*, n'ait opéré, de son vivant, sa descente aux enfers. Or, loin d'agir comme les ressuscités qui n'ont jamais pu faire la description de ce qui s'était passé pour eux entre leur mort et leur résurrection, les moines étaient loquaces et n'avaient rien de plus pressé que de raconter à leurs confrères ce qu'ils avaient vu dans leur voyage souterrain. Schnoudi, Pachôme, un grand nombre d'autres opérèrent leur descente aux enfers. Il était peut-être encore plus facile de monter au ciel et d'écouter les concerts angéliques. Cette facilité n'est peut-être pas un moyen bien sûr de nous convaincre de la réalité de toute cette fantasmagorie; mais certainement c'est un très bon moyen de nous renseigner sur l'idée que les Coptes, moines ou autres, se faisaient de cette autre vie que l'homme a toujours cherché à connaître.

Quand un homme était sur le point d'entreprendre le grand voyage et de passer de cette vie dans l'autre, du haut du ciel des anges descendaient ou montaient du fond des enfers vers le lit où le malade agonisait. Si le moribond avait mené une vie vertueuse, les anges qui venaient à lui, sachant qu'il pouvait aspirer au bonheur du ciel, descendaient du paradis au nombre de trois, dont l'un se mettait à sa tête, un autre à ses pieds. Ils tenaient à la main un vêtement de gloire dont ils revêtaient l'âme qui sortait du corps au moment où la vie cessait. Cette âme était exactement semblable au corps; elle était même corporelle; on l'habillait, puis l'un des anges la prenait par la tête, l'autre par les pieds, et on l'emportait ainsi vers le ciel, pendant que le troisième ouvrait la marche

en chantant des hymnes d'actions de grâces. Personne, pas même Pachôme, ne pouvait comprendre ces hymnes chantées dans une langue inconnue dont un seul mot s'entendait : *alleluia* [1] ! Mais les favorisés entendaient distinctement les chants et c'était chose très ordinaire à Pachôme et à son disciple Théodore. Si, au contraire, le moribond avait mal vécu et était prédestiné à la damnation, du fond des enfers montaient deux anges *tourmenteurs*, appelés aussi *anges sans pitié*, qui prenaient place à la tête et au pied du mourant. Le premier, pendant que le malheureux malade livrait sa dernière lutte contre la mort, lui mettait à la bouche un gros hameçon avec lequel il retirait une âme noire qui était aussitôt attachée sur un cheval-esprit (qu'on me pardonne cette expression copte). Ces psychopompes d'un nouveau genre, dans les deux cas, accompagnaient l'âme vers le tribunal du juge souverain. Le voyage était pénible : on devait échapper à une foule de dangers, éviter les ruses de l'ennemi, résister aux puissances démoniaques. Quelquefois pendant le voyage, une *puissance*, à face de chacal (Anubis), se présentait pour enlever le mort : il fallait alors que les apôtres, les anges ou les saints vinssent au secours du malheureux ; la puissance résistait, mais elle cédait quand on lui montrait le jugement de Dieu écrit sur un livre. C'est notamment ce qui arriva (en songe) à l'eunuque Sisinnius, comme il est raconté dans un sermon attribué à saint Cyrille. Lorsqu'on arrivait près du tribunal redoutable, il fallait traverser un grand lac de feu ; c'était l'épreuve la plus redoutable, on pouvait y rester, y être dévoré par des monstres sans nombre. Quand les moines parlaient, à l'heure de la mort, des dangers d'outre-tombe, c'est au sujet de ce lac de feu qu'ils manifestaient la plus grande frayeur. On le passait cependant, quoiqu'à grand'-peine, et l'on se présentait devant le tribunal où Jésus-Christ siégeait entouré de ses apôtres, comme assesseurs, et

1) Cela signifie que l'hymne était en hébreu. Il y a contradiction, mais cela importait peu aux Coptes.

plus tard de Schnoudi auquel avait été promis le quatorzième siège [1]. Un ange, armé d'un grand livre, montrait au nouveau venu, les actions de sa vie enregistrées heure par heure; c'était d'après ce livre que l'âme était jugée, glorifiée ou condamnée.

Si le jugement était favorable, les anges célestes dont la dignité répondait aux mérites de l'âme jugée, entraînaient joyeusement celle-ci vers le nord et lui faisaient embrasser d'un coup d'œil la création tout entière et les épouvantables tourments auxquels elle venait d'échapper. Puis on la faisait avancer encore plus vers le nord et l'on arrivait à la Jérusalem céleste et l'on s'arrêtait devant la porte de la Vie. L'âme, avec le secours des anges ses conducteurs, devait réciter les paroles de passe et dire : « Ouvrez-vous, portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire fera son entrée. » Les anges qui veillaient à la porte répondaient : « Quel est ce roi de gloire? » L'âme ajoutait : « Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats, le Seigneur des vertus, voilà le roi de gloire [2]. » Les portes s'ouvraient alors et en entrant l'âme devait encore dire : « Voici la porte du ciel; c'est par elle que les justes feront leur entrée [3]. » Alors toujours en raison de la dignité et des mérites du nouvel arrivant, les saints déjà parvenus au bonheur paradisiaque se levaient pour aller au devant de leur compagnon dans le bonheur éternel. Si l'âme était de grand mérite, on allait au devant d'elle jusqu'à la porte de la vie; si elle n'avait qu'un mérite moyen, on se contentait d'aller jusqu'à moitié chemin ; si le mérite était tout à fait ordinaire, les saints du paradis attendaient l'âme dans leurs habitations et se contentaient de la saluer avec indifférence. Ce qui se passait sur la terre, lors-

1) Saint Paul occupait le treizième : quoiqu'on dise les douze apôtres, c'est les treize qu'on devrait dire, et Schnoudi, par la grâce du Messie lui-même, s'était accordé la quatorzième place.

2) Psaume XXIV, v. 8-10.

3) Psaume CXVIII, 20.

qu'on recevait des visiteurs, se reproduisait identiquement au ciel. Après avoir indiqué à l'âme l'habitation qui serait désormais la sienne, les anges se mettaient en devoir de la présenter au Seigneur Jésus le Messie[1] qui l'admettait au suprême bonheur de voir son humanité divine et lui adressait quelques paroles de bienvenue. Si l'âme était celle d'un moine, c'était son père spirituel qui la présentait à Jésus-Christ. Quand le père spirituel n'était pas mort, on lui donnait un remplaçant; pour les cénobites de Pachôme, c'était saint Paul qui remplissait cet office, en attendant la mort du fondateur du cénobitisme. L'entrée ainsi faite, l'âme était libre d'entrer dans son repos et de commencer sa vie céleste.

La vie qu'on menait dans le paradis était de tout point semblable à celle qu'on avait menée sur la terre, c'est-à-dire que les Coptes, n'imaginant pas de bonheur plus grand que de mener au ciel la vie qu'ils avaient menée sur terre, à la condition qu'elle fût exempte de toutes les vicissitudes terrestres, la dépeignaient d'après leurs grossières convoitises. Chacun y habitait sa cellule ou sa maison, comme sur la terre. On y vivait avec ses amis; les moines y retrouvaient leur monastère, les laïques leurs familles; on pouvait se faire des invitations et on usait de la permission. Dans un pays brûlé par des chaleurs torrides, la fraîcheur des ombrages et des sources a toujours été regardée comme un bien inestimable; les jardins nommés du mot persan *firdous* (paradis), étaient le *nec plus ultra* du luxe anciennement comme aujourd'hui; le paradis chrétien était vraiment un jardin délicieux; il était planté d'arbres parmi lesquels on distinguait de magnifiques pommiers, sans doute en souvenir de la pomme d'Ève. On pouvait se promener, s'asseoir à l'ombre de ces arbres, manger de leurs fruits. Des sources merveilleuses,

1) Jésus-Christ était ainsi à la fois au ciel et aux enfers sur un tribunal : cette bilocation était peu importante. D'ailleurs les légendes ne concordent pas toujours. Cette discordance ne saurait infirmer les preuves nombreuses que j'apporte.

dont les quatre fleuves paradisiaques n'étaient qu'une pâle image, arrosaient le jardin et ses arbres; elles répandaient une délicieuse fraîcheur que venaient encore augmenter ces *souffles du nord* si ardemment désirés par les anciens habitants de l'Égypte. A l'ombre de ces arbres, à la fraîcheur de ces sources, au bruit murmurant des ruisseaux ou des jets d'eau retombant en légères cascades, la vie était douce; la terre ne devait évidemment pas laisser de regrets, puisqu'on en retrouvait tous les bonheurs centuplés. D'ailleurs, si l'on conservait encore quelque souvenir des humains condamnés à la vie terrestre, si l'on s'inquiétait de leur sort, on pouvait en avoir des nouvelles et être en rapports fréquents avec eux. L'entrée du paradis n'était pas interdite aux humains qui n'avaient pas satisfait aux épreuves de la vie et du voyage : on pouvait même facilement faire le voyage céleste. Schnoudi, en compagnie de l'un de ses amis qui parut un jour l'avoir oublié, allait au paradis le samedi, afin d'y entendre chanter l'Apocalypse. Un moine des plus simples avait pris la douce habitude d'y aller toutes les semaines : sous prétexte d'aller visiter l'un de ses amis dans un monastère voisin, il se mettait en route le vendredi et passait le samedi et le dimanche en compagnie des anges. Il n'était pas toujours facile d'entrer, mais en se faufilant parmi les nombreux arrivants, on pouvait passer sans être aperçu. Comme le *double* avait la parfaite ressemblance du corps, on ne courait pas grand risque d'être reconnu, l'éclat des habits seul différait; mais les moines n'étaient pas sévères sur l'article, et avec un peu de propreté, l'on passait. Notre bon moine y emmena un jour son ami; mais ils s'y oublièrent dans leur bonheur et une semaine passa sans qu'ils s'en fussent aperçus. Il n'y avait rien d'étonnant à cela; dans la cité céleste, ils retrouvaient les mêmes habitudes que dans leur monastère: les moines bienheureux priaient, chantaient, lisaient l'Écriture aux mêmes heures du jour et de la nuit; rien n'était changé. Ils pouvaient même goûter aux fruits des arbres. Un jour, Schnoudi, dans un des moments d'amertume dont sa vie ne

fut pas exempte, malade et ne sachant que manger, eut envie d'une pomme. La saison n'était pas favorable. On le lui dit. Mais l'un des moines, celui qui avait été chargé de la garde des bestiaux, avait entendu la demande de son père et avait résolu de lui donner ce qu'il désirait. Comme il n'y avait pas de pommes sur la terre, il se dit qu'il en trouverait au ciel. Rendu dans son champ avec ses bestiaux, il adressa une fervente prière à Dieu. Aussitôt *l'ange du Seigneur* le prit et le mena au ciel devant un magnifique pommier couvert de fruits superbes, il lui dit d'en prendre ce qu'il voudrait pour son père. Le moine ne se fit pas prier, fit sa provision et se hâta de redescendre sur terre pour aller porter le bienheureux fruit à son père. Schnoudi guérit de suite, il sema l'un des pépins et soudain un arbre crut et se couvrit de fruits. Tous les frères en mangèrent; tellement merveilleuse était sa vertu qu'il suffisait d'en avoir mangé pour ne plus être exposé aux ophtalmies. Dans un pays où l'on est continuellement exposé à cette maladie, un tel arbre eût été bien précieux; mais le ciel n'avait fait que le prêter à la terre et le pommier remonta un jour de lui-même au lieu dont il était descendu. Cependant quel que fût le sort privilégié des mortels, le paradis n'offrait pas toujours des jouissances pures aux bienheureux. Certains moines étaient consignés à la porte, attachés à un arbre, et éprouvaient ainsi en quelque sorte le supplice que la Grèce a personnifié en Tantale. Pour les heureux sans mélange, il y avait encore d'autres plaisirs : si l'on était en faveur près du chef de toutes les milices célestes, du *stratélate* Michel, on pouvait être admis à monter dans sa barque aérienne et l'accompagner dans ses navigations célestes ou infernales. Voilà, certes, un étrange paradis; mais que faisait Dieu dans ce jardin de délices? Dieu, on ne pensait guère à lui, on l'avait relégué derrière un voile sur son trône entouré des quatre archanges. Là, il vivait dans sa gloire, humait les parfums de la prière et de l'encens : c'était son lot. Les élus vivaient à leur guise et s'en trouvaient fort

bien; car Dieu était un bon père qui laissait toute latitude à ses enfants.

Entre ce paradis à la mode égyptienne et la syringe où le *double* retrouvait tous les plaisirs de sa vie, se promenait dans ses jardins, se reposait à l'ombre de ses arbres et à la fraîcheur de ses bassins, pourvu qu'on eût pris soin de figurer le tout sur les parois de la tombe, je ne vois pas grande différence. Le *double* avait aussi ses festins, où l'on exécutait les chants les plus doux et les danses les plus gracieuses. Les chrétiens avaient tout conservé et avaient mélangé ensemble la vie du *double* et celle du *ba* ou du *khou* pour en faire un seul bonheur enivrant. Il serait difficile de nier cette ressemblance des deux *paradis*. Nous allons retrouver la même identité dans le Tartare ou *Amenti*.

Tout d'abord, les Coptes n'avaient éprouvé d'aucune façon le besoin de donner à l'enfer chrétien un autre nom qu'à la région souterraine et ténébreuse que leurs pères avaient nommée Amenti : preuve évidente qu'il n'y avait pas grande différence. En outre, cette Amenti des Coptes était, comme celle de leurs pères, divisée en un certain nombre de régions et s'étendait dans la direction du sud-ouest. Elle était remplie de fleuves, de ruisseaux, de canaux, de marais et de fossés de feu, peuplée de serpents, de vers énormes, de dragons à sept têtes. Dans les fleuves, canaux, marais et fossés, on jetait les âmes et on les faisait enfoncer jusqu'à ce que *leurs têtes* eussent disparu. Évidemment encore ici, il ne saurait s'agir d'âmes telles que nous l'entendons, mais du *double* qu'on avait attaché sur un cheval-esprit, c'est-à-dire sur le *double* d'un cheval. Selon le cas, chaque damné avait un compartiment séparé, ou l'on réunissait ensemble plusieurs damnés. Les malheureux ne pouvaient se plaindre ou parler, car il aurait fallu ouvrir la bouche et ils auraient absorbé des flammes. Ils se contentaient de gémir sourdement. Près de chaque compartiment se trouvaient d'innombrables *anges sans pitié*, génies chargés de tourmenter les damnés et s'acquittant de leur mission avec une joie féroce. Ces génies ne

ressemblaient en rien aux démons : c'étaient de véritables anges au même titre que les séraphins, n'ayant d'autre destination et d'autre désir que de glorifier Dieu en punissant les damnés. Armés de lances ou de longs fouets, ils perçaient ou fouettaient *les âmes* dès que l'une d'elles venait à lever sa tête hors de la fosse de feu pour respirer un moment. Afin de les mieux tenir en respect, on passait en la bouche de chacune d'elles un mors de fer. Les *Anges sans pitié* s'excitaient tour à tour à faire souffrir les suppliciés. Rien n'égalait le plaisir qu'ils avaient à montrer aux moines, leurs visiteurs, les raretés et les curiosités de leur enfer. La chose allait même si loin et était tellement en dehors de tout ce que pouvait imaginer un homme, que Pachôme s'en étonna et ne put s'empêcher d'en faire la réflexion. Selon les crimes, les supplices étaient plus ou moins cruels, et chaque vice avait son quartier séparé. Les enfants qui avaient abusé de leur corps avant que leurs parents ne les eussent mariés étaient réunis dans une forteresse carrée et monolithe où ils étaient châtiés en conséquence. A certaines époques, on variait les supplices; mais le nouveau était toujours plus douloureux que le précédent. L'endroit le plus terrible était un précipice sans fond, car en deux jours de marche on eût à peine pu en voir la fin. Là grouillaient pêle-mêle les âmes et les monstres les plus hideux ; les premières servaient de pâture aux seconds. Cependant, comme dans le Tartare grec, au jour où Orphée fit entendre les sons merveilleux de sa lyre, il y avait parfois relâche générale dans l'Amenti et, comme les Euménides, les *Anges sans pitié* oubliaient de se servir de leurs fouets. Tous les supplices cessaient. Cette cessation était même un fait normal et avait lieu chaque semaine, le samedi et le dimanche, de même que tous les jours de grande fête; mais après ce repos, l'Amenti reprenait vie et les supplices recommençaient plus douloureux.

Pour la plupart des damnés, l'enfer devait être un séjour sans fin ; mais cette éternité des peines souffrait d'assez fréquentes exceptions. Le Seigneur le Messie, à la prière de

serviteurs aussi dévoués et fervents que Schnoudi, Macaire et Pisentius, l'évêque de Keft, faisait grâce, même à des païens. Schnoudi, nous l'avons vu, était conduit en enfer par Jésus-Christ lui-même, et nous ne devons pas nous étonner qu'à sa requête le Messie ait fait grâce à un ouvrier verrier mort près d'Akhmim ou Panopolis, vers le temps où avait lieu la fuite en Égypte. Au jour de sa fête, l'archange Michel montait sur sa barque aérienne, descendait aux enfers, et, par trois fois, il trempait son aile dans les profondeurs de ce Tartare, dont il fallait plus de deux jours de marche pour atteindre le fond; à chaque fois, il la retirait chargée d'une multitude d'âmes chrétiennes ou non, qu'il sauvait des flammes de l'enfer, car Dieu lui avait assuré cette prérogative en récompense de sa brillante conduite dans la rébellion de Satan et de ses Anges. Moyennant une rétribution graduée, Schnoudi se faisait fort de tirer de l'enfer les parents de ceux qui lui offraient de l'argent pour son église. Un moine, se trouvant un jour dans un tombeau rempli de momies des temps les plus reculés, trouva le moyen de les ressusciter et de leur demander leur histoire. Soit disposition naturelle, soit effet des moyens puissants qu'on employait, les momies n'ont jamais refusé de satisfaire au désir de ceux qui les interrogeaient. Celles-ci racontèrent si bien leur vie terrestre et leurs souffrances infernales que le cœur du moine en fut touché. Il ne savait comment leur témoigner sa compassion et les délivrer de leurs tourments, lorsque soudain une idée brillante lui traversa le cerveau. Sans plus tarder, il baptisa toutes les momies qui, par l'effet nécessaire du baptême, furent transportées de l'enfer au ciel, des tourments à la félicité. Je crois qu'on ne peut rien trouver de plus fort que ce fait pour prouver que dans la pensée des Coptes, l'enfer pouvait ne pas être éternel. Le christianisme catholique enseigne, au contraire, que l'âme condamnée à l'enfer n'en saurait plus sortir : pour les âmes qui, sans être assez pures pour être admises sans tarder dans le ciel, ne sont pas assez coupables cependant pour être précipitées dans l'enfer, le

christianisme a créé le purgatoire. Les Coptes n'ont pas connu le milieu, du moins ils n'en font jamais mention ; ils n'ont pas de mot pour le désigner. Ils s'en sont tenus à la vieille doctrine égyptienne qui admettait une sorte de purification, si les textes qu'on interprète en ce sens ont été bien expliqués.

Pour résumer les idées et les faits de ce paragraphe, il est évident qu'il y a dans les idées que je viens d'exposer un développement ultérieur des antiques idées de l'Égypte, développement qui s'est produit sous l'action pénétrante du christianisme ; mais le fond est identique. En lisant dans la vie de Pachôme la description des supplices infernaux, on croirait lire la description des tombeaux de Séti I[er] ou de Ramessès V, avec leurs interminables serpents et leurs lacs de feu où sont plongés les damnés dont on ne voit que la tête. Les *Anges sans pitié* ne sont autres que les génies égyptiens ; ils ont les mêmes insignes, la lance et le fouet de flammes. Le juge suprême est le même, qu'il s'appelle Osiris ou Jésus le Messie ; les anges psychopompes remplacent Anubis, et ceux qui apportent le livre fatidique ne sont que des dédoublements de Thoth. Mais ce qu'il y a de plus remarquable à mon sens dans cette concordance d'idées, c'est ce qui se rapporte à l'âme. L'âme a la figure du corps, elle a des pieds, des mains, une tête; en un mot elle est un corps; on la brûle d'un feu réel, et non pas du feu mystérieux de l'enfer chrétien qui ne peut être qu'un feu symbolique. Au moins jusqu'à la résurrection des corps, on l'attache à des arbres avec des cordes solides, et non pas le moins du monde avec des liens fantastiques ; en un mot, la description qu'on en fait est celle du corps. Et cependant il ne peut s'agir du corps, car le corps a été transporté à la montagne occidentale au milieu des gémissements, des chants funèbres et des nénies, comme sous les Pharaons, s'y est décomposé et attend le grand jour de la résurrection générale. Il ne peut non plus s'agir d'un principe immatériel. De quoi s'agit-il donc ? Je le répète, à mon avis, les Coptes avaient conservé sur l'âme humaine la

théorie que M. Maspéro a si bien mise en lumière ; ils croyaient au *double* : dans les anciennes tombes, le *double* vivait, recevait ses amis, revivait sa première vie, malgré l'immobilité apparente du cadavre momifié ; d'après les croyances dites chrétiennes des nouveaux Égyptiens, le *double* menait au ciel la vie même qu'il avait menée sur la terre ou était puni dans l'Amenti des supplices qu'il avait mérités pendant sa première vie, celle qu'il avait passée sur terre. Il est assez curieux de rencontrer dans les œuvres chrétiennes des Coptes la confirmation de la découverte faite par M. Maspéro [1] ; mais cette confirmation est réelle, et, à bien examiner le fond des choses, elle est moins surprenante qu'elle peut le paraître de prime abord. Elle paraîtra même toute naturelle, je l'espère, à ceux qui auront suivi le développement des idées religieuses et chrétiennes en Égypte, tel que je viens de l'exposer.

Dans la description de ces croyances coptes sur l'enfer et le ciel, comme sur les autres points que j'ai traités, je n'ai rien inventé, rien ajouté et rien retranché ; je n'ai fait que traduire les récits que nous ont transmis les principaux intéressés, les Coptes eux-mêmes. Pour l'enfer et le paradis, j'ai suivi Pachôme, car ce saint homme monta une fois au ciel et descendit au moins deux fois en enfer pendant sa vie terrestre. Du reste, il s'en cacha si peu qu'il fut condamné à mort par les évêques de la Haute-Égypte, réunis en concile à Esneh [2]. Je ne pouvais donc avoir de meilleurs guides, et pour savoir ce que Pachôme, les moines et les Coptes croyaient, je

1) Cette théorie a été développée tout au long dans une *Conférence* faite à la Sorbonne par M. Maspéro et publiée ensuite dans la *Revue philosophique*.

2) Je dois encore rassurer mes lecteurs : Pachôme reçut simplement quelques coups de matraque et fut enlevé par deux moines vigoureux qui le firent sortir à la dérobée de l'église dont on avait fermé les portes. Loin de nier ce dont on l'accusait, il fit une simple distinction : on lui reprochait d'avoir dit qu'il était allé au ciel, il niait cette parole ; il avait simplement dit qu'il avait été conduit au ciel. La différence lui semblait énorme ! elle était en effet assez grande pour ses contemporains, si on les juge d'après leurs idées ; or Pachôme ne pouvait résister à un ordre venu des cieux.

ne pouvais mieux faire que d'interroger les Coptes, les moines et Pachôme, et de rapporter fidèlement leurs paroles. C'est ce que j'ai fait sans arrière-pensée.

Et maintenant, que résulte-t-il de cette exposition un peu longue peut-être, mais en laquelle cependant ont été omis quantité de faits et de croyances secondaires? La religion des Coptes était-elle le christianisme tel que nous le connaissons par les monuments des premiers siècles de l'ère chrétienne, par les ouvrages des Pères de l'Église d'Orient ou simplement des docteurs de l'Église d'Alexandrie? Était-elle la pure religion de l'antique Égypte telle que nous l'ont révélée les papyrus, les monuments lapidaires et les explications des égyptologues ? Il serait également téméraire de répondre affirmativement à l'une comme à l'autre question. Ce qu'il y a de certain, c'est que les croyances populaires des Coptes, moines ou laïques, étaient une sorte de produit bâtard de l'ancienne religion égyptienne et du christianisme. Les éléments purement égyptiens y dominent, comme il m'a été possible de le démontrer. Évidemment entre l'Égypte chrétienne telle que le la dépeignent les histoires, et l'Égypte chrétienne telle qu'elle ressort de cette étude, au point de vue des croyances, il y a une énorme distance. On ne saurait cependant en accuser trop vivement les historiens qui n'avaient à leur disposition que les sources grecques et latines. Cependant, en face des prodiges et des monstruosités qu'ils rencontraient, ils auraient pu réserver leur jugement. Les véritables coupables sont les abréviateurs grecs ou latins qui ont induit le monde occidental en erreur. On peut réclamer, il est vrai, en leur faveur certaines circonstances atténuantes : ils avaient peu ou point de jugement; les choses les plus extraordinaires étaient les plus favorablement accueillies par eux et ils n'ont jamais soupçonné le vrai caractère du peuple égyptien. Il en est tout autrement d'un homme qui avait certainement un esprit peu ordinaire et même des prétentions à la critique, mais que son caractère violent et son imagination malade ont entraîné

dans une suite d'erreurs que la plus grande partie des chrétiens partagent encore aujourd'hui : je veux parler de saint Jérôme. C'est à lui surtout que remonte la responsabilité de cette duperie universelle, ainsi qu'à quelques autres, notamment à Rufin. Saint Jérôme ne trouvait pas de mots assez éloquents pour défendre la vie angélique de ces moines ; c'était, d'après lui, le paradis sur terre que ces réunions de moines, que ces déserts peuplés d'ascètes qui n'avaient de l'homme que l'apparence corporelle. Il a peut-être cru ce qu'il disait ; cependant il n'hésitait pas à traiter ces mêmes moines d'hérétiques et de démoniaques lorsqu'il s'agissait de ces puériles controverses religieuses du IVe siècle, surtout de l'origénisme. On est en droit de réclamer de lui un peu plus de critique et de jugement que des autres auteurs de son époque, car il prétendait décrire des réalités. Or, la vérité est tout autre qu'il ne l'a dépeinte. Saint Jérôme a obtenu ainsi des succès littéraires, il n'a mérité aucune confiance de la part de l'historien.

Ces réflexions expliquent en grande partie la différence qui existe entre la réalité et l'histoire officielle. Cette histoire officielle est à refaire. La conclusion que je tire serait encore plus évidente si j'avais eu à parler des mœurs de ces célèbres moines. J'ai voulu m'en tenir ici aux seules idées dogmatiques : j'ai traité ailleurs et je traiterai encore, quand l'occasion s'en présentera, de la vie morale des cénobites et des anachorètes égyptiens. Si le christianisme n'avait rien de mieux à présenter à l'admiration humaine que ces religieux de l'Égypte, il aurait vraiment peu de chance d'obtenir la première place qu'il revendique dans l'élévation progressive de l'humanité par la morale religieuse. Heureusement pour la religion chrétienne, elle a d'autres vertus que les vertus égyptiennes. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette question, on a pu voir combien les croyances que j'ai exposées ont eu d'influence sur les dogmes actuels. Cette influence n'a pas toujours peut-être produit des effets purs de tout alliage superstitieux ; mais quelle est la religion dont on ne puisse en dire

autant? Plus l'homme avancera dans le temps et dans la connaissance de son histoire intime et de sa genèse, plus ses pensées s'épureront, plus il se délivrera des superstitions que lui ont léguées les siècles passés et son origine peu brillante. Le progrès n'a pas lieu en un seul jour : il est le fruit presque toujours latent d'une foule de causes qui agissent de concert; on ne l'aperçoit que lorsqu'il a eu lieu. Rien ne peut mieux servir au progrès général de l'humanité que la connaissance la plus exacte possible du développement de ses croyances religieuses. A ce point de vue, j'espère que la présente étude ne sera pas inutile : démasquer l'erreur, c'est proclamer la vérité.

E. AMÉLINEAU.
